

LES
LIBERTINS

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Les Amours d'Espérance, par AUGUSTE MAQUET, collaborateur d'ALEXANDRE DUMAS. 5 vol. in-8.
La Tombe-Issoire, par ÉLIE BERTHET. 4 vol. in-8.
Le Comte de Sallenauve, par H. DE BALZAC. 5 vol. in-8.
Les Amours de Vénus, par XAVIER DE MONTÉPIN. 4 vol. in-8.
La Dernière Favorite, par madame la comtesse DASH. 3 v. in-8.
Robert le Ressuscité, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
Les Tonnes d'Or, par le vicomte PONSON DU TERRAIL, auteur de la *Tour des Gerfauts*, les *Coulisses du monde*, etc., etc. 3 vol. in-8.
Les Libertins, par EUGÈNE DE MIRECOURT, auteur des *Confessions de Marion Delorme*, etc., etc. 2 vol. in-8.
La Famille Beauvisage, par H. DE BALZAC. 4 vol. in-8.
Un Roué du Directoire, par EUGÈNE DE MIRECOURT. 2 vol. in-8.
Le Député d'Arcis, par H. DE BALZAC. 4 vol. in-8.
Mercédès, par Madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Blanche de Savenières, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
La Fille de l'Aveugle, par EMMANUEL GONZALÈS. 3 vol. in-8.
Le Château de La Renardière, par MARIE AYCARD. 4 vol. in-8.
Les Catacombes de Paris, par ÉLIE BERTHET. 4 vol. in-8.
La Tour des Gerfauts, par le vic. PONSON DU TERRAIL. 5 v. in-8.
La Belle Gabrielle, par AUGUSTE MAQUET, 5 vol. in-8.
La dernière Fleur d'une Couronne, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
L'Initié, par H. DE BALZAC. 2 vol. in-8.
Laurence de Montmeylian, par MOLÉ GENTILHOMME. 5 vol. in-8.
Le Garde-chasse, par ÉLIE BERTHET. 3 vol. in-8.
Le Beau Laurent, par P. DUPLESSIS. aut. des *Boucaniers*. 4 v. in-8.
La chute de Satan, par AUGUSTE MAQUET. 6 vol. in-8.
Rigobert le Rapin, par CHARLES DESLYS, auteur de *Mademoiselle Bouillabaisse*, la *Mère Rainette*, etc., etc. 4 vol. in-8.
Madame de la Chanterie, par H. DE BALZAC. 4 vol. in-8.
Le Guetteur de Cordouan, par PAUL FOUCHER. 3 vol. in-8.
La Chasse aux Cosaques, par GABRIEL FERRY, auteur du *Coureur des Bois*. 5 vol. in-8.
Le Comte de Lavernie, par AUGUSTE MAQUET. 4 vol. in-8.
Montbars l'Exterminateur, par PAUL DUPLESSIS. 5 vol. in-8.
Un Homme de génie, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Le Garçon de Banque, par ÉLIE BERTHET. 2 vol. in-8.
Les Lorettes vengées, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Roquevert l'Arquebusier, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
Mademoiselle Bouillabaisse, par CH. DESLYS. 3 vol. in-8.
Le Chasseur d'Hommes, par EMMANUEL GONZALÈS. 2 vol. in-8.

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

LES
LIBERTINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

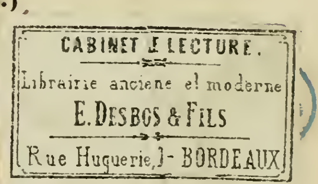
AUTEUR

DES CONFESSIONS DE MARION DE LORME

un Roué du Directoire, etc., etc.

(Entièrement inédit.)

I



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

CHAPITRE PREMIER

I

Dangereuse connaissance.

L'hérésiarque Luther avait donné depuis trois ans le signal de la réforme, et ses nombreux prosélytes couvraient tous les points de l'Allemagne.

Une sourde rumeur grondait sur la frontière.

Il était aisé de prévoir que l'hérésie, afin de mieux répandre ses doctrines, allait appeler le fanatisme à son aide et prêcher les armes à la main.

Des troupes de paysans se rassemblaient de tous côtés, brûlaient les églises, pillaient les monastères, et n'attendaient plus qu'un chef pour s'organiser et passer les montagnes.

Cependant l'hérésie se propageait difficilement en France.

Les partisans de la réforme étaient impitoyablement condamnés et mis à mort;

mais ces moyens de rigueur devaient avoir un tout autre résultat que la ruine du Luthérianisme. En condamnant les hérétiques, les juges semblaient en faire autant de martyrs ; le sang versé fécondait les croyances nouvelles, et des nuées de prosélytes se levaient pour remplacer ceux qui venaient de payer de leur vie des prédications hétérodoxes.

Vers lé milieu de l'année 1523, le duc Antoine et la duchesse Renée de Bourbon, revenant tous deux de faire un pèlerinage à Sainte-Barbe, s'approchaient de Metz avec une suite nombreuse.

Les cloches de toutes les paroisses son-

naient à grande volée; les hommes d'armes de la garnison déchargeaient en l'air leurs arquebuses pour saluer le cortége ; les coulevrines tonnaient sur les remparts, et le peuple poussait de joyeuses acclamations sur le passage de son souverain.

Cependant le duc ne devait pas entrer dans la ville: on l'attendait à Moulin où il devait dîner.

Mais, flatté de l'accueil qu'il recevait des habitants de Metz, il décida sa femme à y rester deux jours ; et, comme dit le naïf

chroniqueur de cette époque: « Sur le
» poinct de se sesparer d'elle, il la baisa
» moult tendrement, et, passant avec sa
» suite pardessus le Pont-Ioffroy, alla dis-
» ner à Moulin. La duchesse, entrant en
» la ville, y séjourna deux iours, estant
» logée en passe-temps.

» En la dicte année, continue la même
» chronique, la parole de Diev, selon la
» réformation de l'Évangile, fut premiè-
» rement annoncée à Mets par un nommé
» Iean Leclerc, de Meaux en Brie, qui
» n'estant homme de lettres, ains cardeur
» de son mestier, et toutes fois excellem-

» ment versé en la parole de Diev, telle
» que lors on la pouvait avoir en langue
» française, après avoir esté fustigé à
» Meaux, pour avoir osé attacher publi-
» quement un escript, sous un placard de
» pardons, où il maintenait que le pape
» estait l'antechrist, arrivé à Metz au dict
» an MDXXII, commença de parler de
» l'Évangile entre quelques menus gens
» qui y prindrent goust, de sorte qu'il fut
» tantost tenu pour suspect, au moyen de
» quelques prestres. »

Jean Leclerc était un homme de haute stature, et tout son extérieur annonçait

un fanatisme haineux qui s'exaltait encore par des prédications furibondes. Les traits de son visage couverts d'une pâleur blafarde étaient irréguliers et difformes; sa barbe inculte lui donnait un air féroce, et ses yeux brillaient d'un éclat sauvage sous le capuchon d'un long manteau brun qu'il serrait avec une corde autour de ses reins.

Le premier acte de Luthérianisme commis par Jean Leclerc, dans la ville de Metz, eut lieu pendant le séjour de Renée de Bourbon.

Chaque matin, la duchesse allait faire

ses dévotions à Sainte-Glossinde; le fougueux hérésiarque l'attendit sur le portail, et, se plaçant devant elle, il lui cria d'une voix éclatante :

— Femme, ne sais-tu pas que le Christ a prêché la pauvreté, qu'il a donné l'exemple de l'abnégation ?... Pourquoi viens-tu dans son temple, couverte de joyaux et de parures? — Duchesse de Lorraine, écoute ce que l'Esprit-Saint te fait connaître par ma voix : « Leurs idoles sont d'or et d'argent ; ils ont dissipé l'héritage que le père de famille leur avait confié ; la parole sainte se change en blasphème dans leur

bouche impure..... Malheur! mille fois malheur! car le troupeau sera la proie des loups ravissants, égaré qu'il est sous la conduite du mercenaire. Le temple du Seigneur profané par l'idolâtrie doit être purifié par la flamme, et les sacriléges tomberont sous le tranchant du glaive. Duchesse de Lorraine, retire-toi pendant qu'il en est temps encore! Ne fais plus cause commune avec les impies. Change tes riches vêtements contre la bure et prosterne-toi le front dans la poussière. Femme, je te le dis en vérité, le jour de la colère approche... Malheur! malheur!

Renée de Bourbon, pâle et tremblante,

regardait cet homme qui lui défendait l'entrée de l'église. Toutes les dames de sa suite, effrayées comme elle, se pressaient à ses côtés et s'interrogeaient avec inquiétude.

Quelques seigneurs de la cour accompagnaient la duchesse.

L'un d'eux, indigné des paroles qu'il venait d'entendre et surtout de la persistance avec laquelle Jean Leclerc se tenait sous le portail, s'avança pour le forcer à se retirer.

Mais il s'arrêta soudain, comme fasciné

par le regard terrible que l'hérétique lui lança.

— Je te retrouve donc enfin ! s'écria celui-ci, dont les traits brillèrent d'une joie mêlée de férocité, je te retrouve au milieu des infidèles!... Erasme Gerber de Molshem, suis-moi !

D'un geste impérieux, il lui ordonna de sortir de la foule.

Puis, écartant les dames et les seigneurs, il passa la tête haute sans que personne osât s'opposer à sa retraite.

Érasme ! l'accompagnait avec la docilité d'un esclave.

Ils traversèrent rapidement plusieurs rues étroites et sombres et se firent ouvrir la salle de l'hôtellerie de Jérusalem, dans le voisinage de la porte Saint-Thiébault.

— Hérode cria Jean Leclerc, appelant l'hôtelier.

Il se débarrassa de son manteau, qu'il jeta sur une table, et se montra vêtu d'une cotte de mailles, avec un poignard à la ceinture et une dague au côté.

Sans paraître remarquer l'étonnement que causait à Érasme cet appareil martial, il s'assit sur un escabeau, près de la fenêtre, et frappa de son poing fermé sur la table qui se trouvait en face de lui.

— Hérode! cria-t-il une seconde fois avec colère.

L'hôtelier s'avança la tête basse.

C'était un juif, d'une taille au-dessous de la médiocre, et sachant revêtir au besoin l'apparence de servilité qu'on exi-

geait alors de ceux de sa secte. Hérode avait toujours eu l'adresse de se préserver des avanies et des condamnations plus ou moins légales auxquelles se trouvaient exposés la plupart de ses coreligionnaires. Chacune de ses paroles et de ses actions exprimait la soumission la plus parfaite. Il se retirait avec prudence lorsque, provoqué par une injure, il sentait la réplique arriver sur ses lèvres; mais il trouvait tôt ou tard les moyens de se venger.

— Chien d'infidèle! cria Jean Leclerc, crois-tu qu'il me prenne jamais fantaisie d'attendre avec toi?

Le juif s'inclina profondément.

— Maître, répondit-il, que puis-je pour votre service? Est-ce vous qui m'avez appelé... ou serait-ce monseigneur? continua-il en se tournant vers Érasme.

— Apprends, pourceau, que nul en ma présence n'a le droit de donner des ordres! J'ai reçu de Dieu la puissance de la parole et le pouvoir du glaive; aucun de ceux qui m'entourent ne peut se dire mon supérieur. Prépare à souper pour quatre personnes. Messire que voilà reste avec

moi ; j'attends en outre Jacques le libraire et Pierson Guelrard receveur de Sainte-Glossinde... Va!

— Que faut-il vous préparer, messeigneurs? C'est aujourd'hui vendredi, jour d'abstinence pour vous autres chrétiens.

A ces mots, que le malin juif avait prononcés avec intention, la fureur de Jean Leclerc ne connut plus de bornes. Il se leva, les yeux enflammés, et prenant à deux mains son escabeau, il le lança contre la tête du juif avec une telle violence, que celui-ci aurait eu infaillible-

ment le crâne brisé, si le coup n'eut atteint l'angle d'une porte derrière laquelle il s'était empressé de chercher un refuge.

— Crois-tu donc, insolent païen, s'écria l'hérétique écumant de rage, que je me soumette aux lois de l'infâme prostituée de Babylone?

— Tu me paieras cher ta brutalité, maudit cardeur de laine! grommela le juif entre ses dents.

— Monseigneur, poursuivit-il en es-

suyant du revers de sa main le sang qui lui découlait de la figure, car un éclat de bois lui avait pénétré dans la joue, il y a là-bas de la venaison fraîche et deux flacons de vin du Rhin. Le tout est à votre disposition... mais je voudrais être assuré du paiement.

— Voilà ma bourse, dit Érasme, craignant sans doute que ces dernières paroles du juif ne redoublassent la colère de son compagnon, par la défiance qu'elles exprimaient.

Il se hâta de congédier Hérode.

S'approchant ensuite de Jean Leclerc, dont la violente exaltation venait de faire place à l'abattement, et qui s'accoudait, rêveur, sur la table de chêne.

— Maître, dit-il en lui prenant la main, voilà donc l'accueil que vous me faites après deux ans d'absence?... Comment ai-je pu mériter tant de froideur de votre part? Vous avez eu le courage de vous occuper d'un misérable juif, quand j'étais là, moi que vous appeliez autrefois votre fils.

— Érasme Gerber de Molshem, répon-

dit Jean Leclerc en relevant lentement la tête, êtes-vous encore digne de mon amitié?

— Maître, en doutez-vous?

— Érasme, nos frères sont en armes sur les bords du Rhin, pendant que vous êtes en habits de fête à la cour du prince auquel sont destinés nos premiers coups. Vous passez vos jours dans la mollesse et l'inaction, quand l'heure d'agir est sonnée.

— Croyez-le, maître, des raisons impérieuses...

— Je ne vous ai pas ouvert les bras, Érasme, parce que votre conduite me donne le droit de suspecter les sentiments qui vous animent aujourd'hui. J'ai déchargé ma colère sur ce juif pour ne pas vous en rendre victime... Car il me prenait envie de vous percer le cœur de mon poignard... et vous m'avez sauvé la vie il y a deux ans, Érasme ! vous m'avez, sinon préservé d'une honteuse flagellation, du moins empêché de mourir, après le supplice dont les magistrats de Meaux ont récompensé mon zèle pour l'Évangile. En protégeant ma fuite, en me recommandant à vos amis d'Allemagne, vous saviez acquérir des droits éternels à ma recon-

naissance... Voilà pourquoi, sans doute, vous vous êtes cru dispensé de me rejoindre... Pourtant, Érasme, votre promesse était sacrée!

Gerber sentit une sueur froide decouler de son front.

Chacune de ces paroles renfermait un reproche amer et l'accusait d'avoir oublié de communs principes.

Le sire de Molshem était un homme d'une organisation puissante et d'une force aveugle de volonté, dont il avait déjà

donné des preuves, même dans certaines circonstances où le devoir lui commandait la soumission.

Capitaine d'une compagnie d'archers sous Louis XII, on le vit se mettre à la tête des mécontents, lorsque Georges d'Amboise voulut établir une réforme dans l'armée. Gerber prétendait que le ministre n'avait pas le droit d'empêcher les gens d'armes de rançonner les paysans. Malgré la défense royale, il favorisa la rapacité du soldat, et, se voyant condamné à mort par une ordonnance ministérielle, il se cacha pour sauver sa tête.

Dès-lors il lui fut impossible de reprendre du service.

Il tenta vainement de suivre François Ier dans son expédition d'Italie. Le roi lui accorda sa grâce, mais les antécédents d'Érasme avaient fait naître la défiance.

Dans ce siècle chevaleresque, il ne suffisait pas d'être sans peur. Comme Bayard, il fallait être aussi sans reproche.

Repoussé de l'état militaire, Érasme

s'adonna tout entier à la débauche et dissipa le patrimoine de ses aïeux en folles orgies. Bientôt, dégoûté des plaisirs, il se jeta dans les idées nouvelles et lia connaissance avec l'un des premiers apôtres de la réforme, homme d'un rang et d'un état obscurs, mais dont le caractère exalté sympathisait avec le sien.

Jean Leclerc et lui devinrent inséparables, et le premier ne tarda pas à exercer sur Érasme une singulière influence.

L'un était hérétique par calcul, l'autre l'était de bonne foi.

Le jeune seigneur partageait sa fortune avec le cardeur de laines.

Exempté de travail, Jean Leclerc pouvait étudier à loisir son rôle de prophète et s'exercer à la prédication. Malheureusement les magistrats de sa ville natale ne goûtèrent pas son éloquence, et leur orthodoxie se formalisa des injures qu'il vomissait contre le pape.

Le partisan de Luther, fustigé à Meaux, décida son disciple à partir pour l'Allemagne.

Pendant le voyage, comme Érasme

manifestait l'intention de s'arrêter quelque temps en Lorraine, où se trouvaient plusieurs membres de sa famille, son compagnon, qui brûlait du désir de se prosterner aux pieds du chef de la réforme, prit les devants, après avoir fait promettre au sire de Molshem de le rejoindre au plus vite.

Mais deux ans s'étaient écoulés sans que cette promesse se réalisât.

Jean Leclerc voulut alors rentrer en France pour découvrir la cause d'un aussi long retard. Il pouvait s'attendre à tout,

excepté à surprendre son ancien disciple en flagrant délit de culte catholique.

— Oui, reprit-il en fixant sur Érasme des regards profondément scrutateurs, j'avais confiance en toi, je repoussais de mon esprit la pensée d'une trahison. Je disais à nos frères d'Allemagne: Vous avez besoin d'un chef? eh bien, je me charge de vous en donner un! Érasme Gerber de Molshem viendra se mettre à votre tête. Son bras est puissant, son âme est noble et généreuse. Vous pénétrerez en France sous sa conduite. Une fois maîtres de ce grand royaume, il vous sera facile

d'écraser l'hydre romaine et de planter votre drapeau sur les murailles maudites de la Babylone moderne!... Voilà ce que je leur avais promis, Érasme, et tu m'as fait mentir! et, quand j'ai vu ces hommes qui avaient tout abandonné, leurs champs, leurs travaux, la profession qui les faisait vivre, quand ils sont venus me réclamer ma promesse... alors, Érasme, je t'ai maudit! alors je leur ai déclaré que je te répudiais pour mon ami, pour mon frère... que ces noms sacrés je ne voulais plus les donner à un lâche.

— Maître! interrompit Gerber en portant la main sur la garde de son épée, je

ne permets à personne, pas même à vous, d'insulter à mon honneur.

— Je te retrouve donc enfin! s'écria Jean Leclerc avec enthousiasme, en se précipitant au cou de son disciple, dont le visage pâlissait et rougissait tour à tour sous l'indignation qu'il éprouvait de s'entendre appliquer l'épithète flétrissante de lâche, — je te retrouve tel que tu étais autrefois, noble, fougueux, repoussant avec énergie la honte et l'injure, susceptible à l'excès pour tout ce qui concerne l'honneur!... Frère, c'est une épreuve que je t'ai fait subir, rassure-toi! Maintenant, j'écoute ta justification.

Érasme pressa la main que Jean Leclerc lui tendait.

— Quelques mots suffiront, maître. Vous savez que j'avais une sœur à la cour du duc Antoine. Je n'ai pas voulu passer près des lieux qu'elle habitait, m'exiler de France peut-être pour toujours, sans l'embrasser une dernière fois. Je trouvai ma sœur en deuil de son mari, l'un des premiers officiers de la maison du prince. Elle-même, attaquée d'une maladie mortelle, me supplia de ne pas m'éloigner avant de lui avoir fermé les yeux, et me fit jurer à son lit de mort de protéger sa

fille, pauvre orpheline qui n'a plus que moi sur la terre. Elle exigea surtout le sermentsolennel de ne pas inculquer à ma nièce des principes opposés à la foi de ses ancêtres... et j'ai promis à ma sœur mourante d'obéir à son dernier vœu! Voilà pourquoi, maître, vous m'avez attendu si longtemps en vain; voilà les motifs qui m'empêchent encore aujourd'hui de répondre à ce que vous désirez de moi.

C'était beaucoup pour Jean Leclerc d'amener son disciple sur le terrain de la discussion.

— Ainsi, répondit-il avec un calme et une froideur étudiés, non-seulement vous veillerez à ce que votre nièce ne s'écarte pas de la foi catholique ; mais vous comptez sans doute aussi la prêcher d'exemple ?

— Maître, répondit fièrement le sire de Molshem, je n'ai jamais déserté la bannière sous laquelle je me suis une fois rangé.

— Parce que vous la regardez comme la seule honorable, n'est-ce pas, Érasme ? parce que votre conscience vous ordonne de la suivre ?

— Oui, maître.

— Bien, très bien, frère? Il m'est permis dès-lors de te regarder comme le plus ardent défenseur de la religion nouvelle. tu vas te mettre à la tête des Libertins (1) d'Allemagne. L'ange exterminateur te prêtera son glaive de feu... tu frapperas, et les bataillons d'airain tomberont écrasés sous le choc de tes armes! Je vois d'ici les épais remparts s'écrouler à la prière des saints; les peuples se prosternent au

(1) Les protestants d'Allemagne, comme ceux de Genève, réclamaient toutes les libertés politiques et religieuses. On leur donne par dérision le nom de *Libertins*, ils le gardèrent et s'en firent un titre de gloire.

passage de nos frères victorieux. Érasme, remercie le ciel de la sublime destinée qu'il te réserve! Vaillant guerrier, courbe-toi devant le prophète du Très-Haut, reçois la bénédiction du juste... puis, relève ton front, menace et disperse ceux qui propagent l'erreur.

— Maître, dit Érasme exalté par ce discours, ordonnez, je suis prêt.

— Silence! fit Jean Leclerc, dont le regard se dirigea vers la porte. Voici les convives que j'attends; nos secrets ne doivent pas être dévoilés pour eux, à moins

qu'ils ne sortent vainqueurs de l'épreuve à laquelle je veux les soumettre.

Jacques le libraire et Pierson Guelrard entraient en effet dans la salle.

Le premier, maigre et fluet, s'avança sur la pointe des pieds, avec la précaution comique d'un homme qui se verrait contraint de marcher sur des œufs sans les casser.

Sa figure, jaune et couverte de rides, avait quelque chose de la physionomie du singe. Au vacillement de ses jambes, à la merveilleuse flexibilité de son épine dorsale, on l'eût pris pour un roseau du Gange,

dont les ondulations se relèvent ou s'abaissent au caprice des vents.

Ce prétentieux personnage s'inclina devant Jean Leclerc et fit un demi-tour à droite, pour se placer en face d'un miroir d'acier qui reproduisait sa gracieuse personne.

— Sot et ridicule! murmura le prédicateur en détournant les yeux du libraire pour les reporter sur Pierson Guelrard.

Ce dernier ne ressemblait pas à son compagnon ; c'était un jeune homme de

vingt-deux ans, dont la figure franche et cordiale provoquait la confiance au premier abord. Jean Leclerc l'accueillit avec un sourire affable, et Gerber le fit asseoir à ses côtés, pendant que Jacques se balançait au milieu de la salle et semblait résoudre le problème du mouvement perpétuel.

— Messires, dit Jean Leclerc avec la gravité d'un juge, que venez-vous chercher ici ?

— Un homme de Dieu qui réveille en nous la foi près de s'éteindre, répondit

Jacques, en prenant une pose tragique qu'il venait d'étudier dans le miroir.

Jean Leclerc haussa les épaules.

— Et vous? demanda-t-il à Pierson Guelrard.

— La vérité, maître.

— C'est bien messire. L'évangile nous dit : « Cherchez, et vous trouverez, frappez, et l'on vous ouvrira. » Mais pourquoi ne cherchez-vous pas la vérité dans l'Église romaine? pourquoi ne frappez-vous pas à la porte du vieux sanctuaire?

— Parce que Rome s'est prostituée au démon du mensonge! répondit Jacques. Le vieux sanctuaire est souillé par des crimes et des profanations; un luxe insolent remplace aujourd'hui dans nos temples la pauvreté dont le Christ a donné l'exemple; les prêtres cachent leurs débordements sous les dehors de la continence, et les vrais fidèles gémissent et pleurent.

— Oui! s'écria Jean Leclerc en se levant l'œil en feu, oui, Rome a tué la foi! Les portes du Vatican vomissent l'erreur sur le monde!... Mais il ne suffit pas de gémir

et de pleurer... Aux armes, mes frères! aux armes, pour renverser le trône du pape, trône impur dont les pieds reposent dans le sang et la boue! aux armes, pour briser le sceptre des rois, sceptre usurpé par la tyrannie, sceptre de fer, qui force les peuples à se courber devant le veau d'or!

— Maître, observa timidement Pierson Guelrard, l'Écriture sainte ne dit-elle pas que « celui qui frappera de l'épée périra par l'épée? »

L'hérésiarque poursuivit avec unee xaltation croissante :

« — L'arbre qui ne porte pas de fruits sera coupé et jeté au feu! L'ivraie sera séparée du froment, les boucs seront retranchés du nombre des brebis! Mon temple est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs!... » Frappez, frappez sans crainte, le ciel est pour nous!

— Il nous en a donné des preuves, dit Jacques. Vous souvient-il, maître, du camp du Drap d'Or, où François Ier, pour recevoir dignement le roi d'Angleterre, dépensait en un jour l'argent que les sueurs du peuple avaient, depuis dix ans, entassé dans le trésor?

En parlant ainsi, Jacques souriait à son image, reproduite par le miroir de l'hôtellerie, et contemplait avec amour son cou de grue et sa taille effilée.

Or, Jean Leclerc n'était plus assez calme pour remarquer les ridicules de ce nouveau prosélyte.

— Vous avez raison, frère, lui dit-il, le camp du Drap d'Or était un monstrueux défi jeté au ciel par deux princes débauchés. Sous des tentes de brocart et de soie, on les a vus, pendant douze jours, se plonger dans les plaisirs et la mollesse. Le

champ du pauvre servait d'emplacement aux tournois, et les chevaux foulaient aux pieds les moissons... Mais le ciel avait accepté le défi! Pendant que les princes s'enivraient au milieu des festins, que les dames souriaient à de honteux propos, que le chant des ménestrels excitait à la volupté, que des cardinaux, des évêques ne rougissaient pas de partager ces scandaleuses orgies, survint un ouragan furieux qui renversa sur tous ces pécheurs la tente de soixante pieds carrés couverte de drap d'or. Les cordages de soie bleue furent brisés, les pavillons tachés de boue, et des cris de douleur succédèrent aux accents du plaisir... Le même jour, en Alle-

magne, le divin Luther annonçait la réforme. Une multitude immense entourait la chaire évangélique. Le ciel était pur, une brillante auréole éclatait au front de l'apôtre... Frères, ne craignons pas de le dire, dès cette époque, Dieu s'est déclaré pour nous!

Jean Leclerc parlait avec toute la fougue de l'enthousiasme. Érasme et Pierson Guelrard admiraient cette éloquence du fanatisme, tandis que le libraire continuait à s'admirer lui-même.

Ils ne s'aperçurent pas que l'hôtelier

venait d'introduire un homme enveloppé d'un long manteau de couleur sombre.

Hérode n'avait dit qu'un mot à cet homme :

« Écoutez ! »

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Les briseurs d'images.

Le maître de l'hôtellerie de Jérusalem savait que les magistrats de la ville de Metz avaient promis une récompense à ceux qui dénonceraient les partisans de la réforme.

Le voisinage de l'Allemagne, et surtout les fréquentes relations de commerce qui existaient entre Metz et Strasbourg avaient fait prendre à l'autorité des mesures rigoureuses; car cette dernière ville était le foyer de l'hérésie. Chaque jour elle envoyait des prédicateurs dans les cités voisines. Le plan des Libertins était d'accaparer toute la frontière, afin que, le jour venu de pénétrer en Lorraine, et de là dans l'intérieur de la France, ils vissent le pays se soumettre et les places fortes s'ouvrir devant eux sans combat.

Deupis huit jours que Jean Leclerc ha-

bitait l'hôtellerie de Jérusalem, le juif était loin d'ignorer la nature des doctrines que professait son hôte ; cependant il s'était bien gardé jusqu'alors de prévenir les magistrats.

Mais ce qu'il n'avait pas fait par calcul ou par bonté d'âme, il le fit par vengeance, dès que l'hérétique l'eut rendu victime de sa brutalité.

Ce fut d'après la dénonciation d'Hérode que la justice mit un espion sur les traces de Jean Leclerc.

Le noir personnage jeta d'abord un

coup d'œil rapide sur les quatre discoureurs, afin de prendre leur signalement; puis il s'assit dans le coin le plus obscur de la salle, en face d'un broc de cervoise, et prêta l'oreille aux discours imprudents des hérétiques.

— Le duc Antoine n'était-il pas au camp du Drap-d'Or? demanda Pierson Guelrard?

— Il s'y pavanait comme les autres, répondit Jacques, pirouettant avec toute la grâce possible sur son talon gauche.

— Messires, interrompit Érasme, n'attaquez pas le duc Antoine : c'est un prince digne d'éloges, qui s'occupe exclusivement du bonheur de son peuple.

— La Lorraine est la clé de la France ! s'écria Jean Leclerc. De pareilles considérations ne sauraient nous arrêter, si le duc Antoine refusait à l'armée de la Foi le passage sur son territoire.

Mais n'anticipons pas sur les événements, ajouta-t-il en voyant Érasme froncer le sourcil. L'Esprit-Saint saura dicter au chef des troupes fidèles les mesures

les plus convenables pour assurer le succès de nos armes. Que chacun de vous s'apprête à me suivre. Je veux, ce soir, expérimenter votre zèle. Il faut, avant de songer à sustenter notre corps, que nous fassions un acte méritoire pour notre âme.

— Où nous conduisez-vous, maître? demanda Gerber.

— Au cimetière de Saint-Louis, répondit l'hérétique.

Ils sortirent, et l'espion les suivit pas à pas.

La nuit commençait à tomber, de sorte qu'ils ne virent pas l'homme au manteau noir s'arrêter un instant sous la porte de Saint-Thiébault et les désigner du doigt à une compagnie d'hommes d'armes, qui se mirent incontinent sur leurs traces.

Le cimetière de Saint-Louis se trouvait à peu de distance de la ville et servait de refuge à un vieil ermite, qui s'était bâti dans l'intérieur une misérable hutte avec de la terre et des ossements.

Le vieillard priait sur les tombes pendant le jour et fermait, le soir, la balus-

trade vermoulue qui défendait aux vivants l'entrée du séjour des morts.

La demeure de l'ermite était adossée contre un immense charnier couvert, dont la colonnade gothique était chargée d'images de saints, sculptées en demi-relief, de l'architrave à la frise. Une statue de la Vierge portant l'Enfant-Jésus se trouvait à l'entrée, comme la gardienne du sépulcre, et de lourds chanoines en pierre, vêtus de l'habit sacerdotal, tournaient leurs mains jointes, les uns vers la mère du Sauveur, les autres vers une ancienne image de saint Fiacre, presque

oubliée sur l'un des bas-côtés du monument.

Après avoir brisé la balustrade, les hérétiques pénétrèrent jusqu'à la hutte de l'ermite.

Vu sa démarche de sylphe et l'élasticité naturelle de ses jambes, le libraire fut choisi par les autres pour envahir à la sourdine cette pauvre habitation, qui restait toujours ouverte sans redouter le pillage.

Jacques déroba, sous le chevet du

vieillard profondément endormi, la clé du charnier, qu'il remit à Jean Leclerc.

Ce dernier, sombre et silencieux, fit signe à ses compagnons de le suivre.

Érasme, qui marchait en arrière avec Pierson Guelrard, se demandait à lui-même pour quel motif on les menait, à pareille heure, dans un lieu si lugubre, lorsqu'il se sentit frapper légèrement sur l'épaule.

Il fut très surpris, en se retournant,

de se trouver face à face avec un homme d'armes dont l'épée brillait dans l'ombre.

— Je suis Marcel-le-Bourru, lui dit cet homme à voix basse.

— Comment! c'est toi, mon vieux camarade! s'écria Gerber en lui serrant cordialement la main.

— Silence! dit le soldat, qui jeta des yeux inquiets autour de lui. Sire de Molshem, votre nièce est menacée d'un grand péril, si vous ne quittez ces lieux à l'instant même.

Érasme tressaillit, un frisson glacial parcourut ses membres. Il songea qu'en effet sa nièce était demeurée seule depuis le matin. La rencontre dé Jean Leclerc lui avait fait oublier la protection qu'il devait à cette enfant.

— Hâtez-vous de la rejoindre, monseigneur, dit Marcel, et fuyez au plus vite !

Érasme allait prendre, pour sortir du cimetière, le chemin par lequel il y était entré, et conséquemment tomber entre les mains des hommes d'armes qui sta-

tionnaient à la porte. Un brusque mouvement de l'archer lui fit faire volte-face.

— Par ici, vous aurez plus court, dit-il en le forçant à fuir dans une direction contraire.

— Et vous, jeune étourdi, continua Marcel en s'adressant à Pierson Guelrard, je vous engage à suivre le seigneur Érasme, si vous tenez à conserver vos deux oreilles.

Il en fallait beaucoup moins pour don-

ner au jeune homme une terreur panique. L'instant d'après, il avait enjambé la balustrade et courait à travers champs avec Érasme. Tous deux se dirigèrent du côté de la ville.

— Le voilà sauvé! dit Marcel en se frottant joyeusement les mains. Quant à l'autre, c'est une bonne action ; les juges n'auraient pas eu pitié de sa jeunesse.

Il fit entendre un sifflement imperceptible.

Aussitôt il fut rejoint par le reste de la

troupe et par l'homme au manteau, qui lui demanda ce qu'il avait fait des hérétiques.

Le vieux soldat se gratta l'oreille un instant.

— Qu'appelez-vous hérétiques ? demanda-t-il avec la voix rauque et le ton de brusquerie qui l'avaient fait surnommer le Bourru. Dites plutôt démons, sorciers ou fantômes! Ils n'en seront pas meilleurs chrétiens pour cela, c'est vrai. Toujours est-il que deux de ces marouffes viennent de s'évanouir au moment où

je me disposais à les appréhender au corps. Les autres sont dans le charnier : voyez s'ils vous offriront plus de consistance.

— Qu'on les cerne! cria l'espion. Sommez-les de se rendre, au nom du sire évêque et de monseigneur le bailli. Je vais allumer une torche chez l'ermite.

Jean Leclerc et son digne compagnon, tous occupés de l'œuvre mystérieuse qui les avait amenés au cimetière de Saint-Louis, n'avaient remarqué ni la fuite de leurs

complices, ni le mouvement qui s'opérait autour deux. Ils furent seulement tirés de leur préoccupation par l'éclat des torches et par les cris perçants du vieil ermite, que l'espion venait de réveiller, et qui faillit tomber à la renverse, au spectacle hideux de profanation qui s'offrit à ses yeux.

L'hérésiarque, armé d'un ossement, frappait avec fureur sur les saintes images du sépulcre, excitant de la voix et du geste le libraire à l'imiter.

Celui-ci s'empressa de suivre l'exemple du farouche iconoclaste.

Pendant que Jean Leclerc brisait la couronne de la Vierge, il abattit la tête de l'Enfant-Dieu et la remplaça par une tête de mort. Puis ils descendirent la statue de saint Fiacre et lui firent subir d'odieuses mutilations.

— Infâmes! s'écria l'ermite revenu de sa première stupeur, osez-vous bien commettre cet acte impie en présence du ciel et des hommes?

S'entendant interpeller de la sorte, les iconoclastes tressaillirent brusquement. Ils reculèrent effrayés à l'aspect du vieux

gardien du cimetière, qui leur apparut comme une ombre vengeresse.

L'ermite étendit sur les deux profanes ses bras tremblants d'indignation.

— Soyez maudits ! poursuivit-il, soyez maudits par le ciel et les hommes !... par le ciel dont vous venez de vous exclure à jamais, en insultant à la cendre des morts, en brisant les simulacres des saints ; par les hommes, qui hâteront la vengeance tardive du ciel et vous feront rendre à l'enfer votre âme exécrable dans les tortures et les angoisses du supplice !

Cette malédiction retentissant comme

un éclat de tonnerre au milieu du silence des tombeaux, ce vieillard à cheveux blancs dont la voix appelait le courroux céleste sur la tête des coupables, les torches qui reflétaient leur clarté rougeâtre sur les ossements du sépulcre, et dont la flamme vacillante semblait prêter aux images mutilées le mouvement et la vie, tout donnait à cette scène quelque chose de miraculeux.

L'ermite semblait avoir évoqué les morts, et les spectateurs restaient immobiles dans l'attente du prodige.

Jean Leclerc seul ne partageait pas l'ef-

froi commun. Surpris d'abord par l'apparition inattendue des témoins, il s'était remis bientôt après.

Jetant un regard dédaigneux au libraire, qui venait de fléchir sur ses genoux, il fit un geste solennel et marcha droit à l'ermite.

— Qui es-tu, demanda-t-il, toi qui viens troubler nos mystères et t'opposer à l'œuvre des vrais fidèles?

— Oui, quels sont vos droits? dit à son tour Jacques, qui avait repris

un peu de hardiesse en entendant la parole ferme de son complice.

Il se redressa tant bien que mal sur ses jambes, que la terreur avait rendues plus frêles encore et plus chancelantes.

— Soyez maudits! répéta l'ermite.

— Et préparez-vous au supplice, ajouta d'une voix sombre l'homme au manteau, qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart.

— Gloire à Dieu! s'écria Jean Leclerc avec exaltation.

Frère, continua-t-il en prenant la main

de son complice, on nous promet la palme du martyre... Gloire à Dieu!

— *Gloria in excelsis Deo!* murmura le libraire. Dans quel guêpier me suis-je fourré?

L'ermite, appuyé contre l'un des angles du monument, se cachait le visage et restait dans l'attitude de la consternation.

Sur un signe de l'officier de police, les soldats s'approchaient pour saisir les coupables; mais Jean Leclerc, si résigné l'instant d'auparavant, recula par un bond furieux et menaça ses agresseurs de l'arme avec laquelle il avait brisé les images.

— Erasme! cria-t-il, où es-tu? que fais-tu ? Pourquoi ne frappes-tu pas de ton glaive les ennemis de tes frères? Serais-tu donc un traître?

— Oui, souffla Jacques à l'oreille de son compagnon, derrière lequel il s'était prudemment réfugié : le sire de Molshem et Pierson Guelrard nous ont trahis..... Maître, nous sommes perdus.

— Insensés! dit Marcel à voix basse, vous ne vous souvenez pas en perdant les autres.

— Arrière! impudente canaille, race

d'idolâtres, satellites du pape! cria Jean Leclerc, pour qui les paroles de Marcel étaient inintelligibles, et qui ne supposait au vieux soldat d'autre intention que celle de l'arrêter... Arrière! ou je vous fends le crâne avec cet ossement, je brise vos épées comme j'ai brisé vos idoles!

— Saisissez-moi ce fanatique, sinon je vous fais pendre tous! dit l'espion, furieux de cette résistance inattendue.

Mais les hommes d'armes n'eurent pas le courage d'approcher de l'hérésiarque, dont les yeux lançaient des éclairs, et qui

leur crachait de l'écume au visage à travers ses dents serrées.

— Ah! vipères maudites, suppôt de Satan, païenné et détestable engeance! reprit Jean Leclerc; vous supposez que nous serons assez lâches pour accepter le martyre sans vous assommer d'abord, sans vous mutiler comme les statues de pierre devant lesquelles vous vous prosternez dans votre stupide adoration? Les apôtres abattaient les idoles du paganisme; nous abattons les vôtres, puisque vous avez ressuscité l'erreur et le mensonge!

En même temps il déchargea plusieurs

coups violents sur l'image de la Vierge, dont il brisa le nez ; puis, avant qu'on eût pu s'opposer aux effets de sa rage, il cassa la tête et les bras à la statue de l'un des chanoines de la cathédrale, nommé Pierre Roussel, prêtre vénérable, issu des parages de la ville (1), et que tous les habitants de Metz avaient conduit avec des larmes à sa dernière demeure.

Jean Leclerc n'eut pas le loisir de consommer d'autres sacriléges.

Les soldats se précipitèrent sur lui, le

(1) Chroniques de Lorraine du XVe siècle.

garrottèrent avec son complice, et le conduisirent, malgré ses cris, et ses blasphèmes dans les prisons de l'Hôtel-de-Ville.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Supplice.

Nos lecteurs ont deviné que Marcel le Bourru, en inspirant au sire de Molshem des craintes au sujet de sa nièce, n'avait d'autre but que de le forcer à s'éloigner rapidement.

Le vieux soldat voulait prévenir une résistance qui eût infailliblement causé la perte d'Érasme.

Marcel avait servi sous les ordres de ce dernier, avant qu'on lui enlevât le commandement de sa compagnie. Le jour même, aux environs de Sainte-Glossinde, il avait reconnu son ancien capitaine. Il se disposait à l'aborder, lorsque tout à coup il le perdit de vue.

C'était au moment où Jean Leclerc se faisait suivre par son disciple fugitif.

Érasme ayant accompagné la cour dans

le pèlerinage qu'elle venait de faire à Sainte-Barbe, Marcel apprit facilement, au moyen des indications recueillies parmi les personnes de la suite de la duchesse, que le sire de Molshem avait loué, pour quelques jours seulement, une modeste maison dans le voisinage de l'Hôtel-de-Ville, et qu'il l'habitait avec sa nièce, en attendant le départ de Renée de Bourbon pour Nancy.

Donc, il n'hésita pas à se transporter au logis d'Érasme.

La nièce de son capitaine était une

blonde et gracieuse jeune fille aux joues rosées, à la tournure d'ange. Le vieux soldat retroussa gaîment sa moustache en voyant s'avancer vers lui cette charmante enfant.

Il osa même embrasser la nourrice à la garde de laquelle Simonne était confiée; car, en s'annonçant comme un ami d'Érasme, Marcel avait vu la bonne Madeleine s'empresser de lui donner le choix entre l'hydromel et le vin du Rhin.

L'archer se prit franchement à vider le dernier flacon, tout en racontant ses campagnes à la jeune fille, et glissant de temps

à autre à l'oreille de la nourrice quelque grosse galanterie de caserne, dont le résultat immédiat était le remplacement du flacon mis à sec.

Cependant le sire de Molshem n'arrivait pas, et Marcel oubliait l'heure de son service.

Il quitta bien à regret Simone, qu'il voyait sourire à ses narrations guerrières en lui montrant ses dents blanches; Madeleine dont la figure, ronde et fraîche encore, provoquait ses baisers, et surtout le délicieux flacon, qu'il porta pour la

dernière fois à ses lèvres en poussant un long soupir.

Il se rendit à son poste, près de la porte Saint-Thiébault.

Ce fut là qu'il reconnut Érasme au milieu des quatre personnages que l'espion lui ordonnait d'arrêter comme suspects d'hérésie.

Marcel avait immédiatement juré qu'il retirerait des griffes de la justice son ancien capitaine, et nous avons vu de quelle manière il avait réussi. Mais après

avoir fait esquiver le sire de Molshem, il nétait pas encore dans un état de tranquilité parfaite. Craignant que celui-ci ne revint sur ses pas, lorsqu'il aurait reconnu qu'on lui avait donné une fausse alerte, le vieux soldat laissa ses compagnons ramener les hérétiques enchaînés et vint frapper à la porte d'Érasme.

— Votre maître est-il rentré ? demanda-t-il à Madeleine, qui descendit lui ouvrir.

— Il nous arrive à l'instant, répondit la

nourrice. Loué soit Dieu ! car nous étions dans une inquiétude...

— Eh ! qu'avez-vous donc? ajouta Madeleine, à la vue des traits décomposés de Marcel, et toute surprise de ce qu'il ne l'avait point encore embrassée.

— Ecoutez ! dit celui-ci prêtant une oreille inquiète au bruit des hallebardes qui résonnaient sur le pavé de la rue. Si votre maître s'avise de sortir, il court danger de la vie... Fermez les portes, barricadez les fenêtres, éteignez toutes

les lumières et n'ouvrez que si l'on frappe trois coups : ce sera moi.

Madeleine remonta toute tremblante dans la chambre où se tenaient Érasme, Simonne et Pierson Guelrard.

— Pauvre ange ! disait le sire de Molshem en déposant un baiser sur le front de la jeune fille, on m'avait pourtant fait craindre pour toi ! Que m'aurait dit ta mère, lorsque je la reverrai dans le ciel, si pendant mon absence et par ma faute, il te fut arrivé quelque malheur ? Allons, enfant, baise-moi ! Montre-nous tes grands

yeux, qui sont doux comme l'azur d'un beau jour...

— N'est-ce pas, qu'elle est gentille, ma nièce? » poursuivit l'excellent oncle, ne forçant la candide figure de la jeune fille à se tourner vers Pierson Guelrard.

Simone rougit et baissa les cils de sa longue paupière.

Une pudeur instinctive s'éveillait en elle sous le premier regard d'un jeune homme.

— Oh oui ! s'écria Pierson, mademoiselle est bien jolie !

Ce fut au tour du nouvel ami d'Érasme à rougir, car cette exclamation lui partait de l'âme, et toujours un sentiment d'affection qui commence à naître appelle sur le front cette rougeur, qui n'est pas de la honte, mais le résultat de l'émotion produite par l'éveil d'un premier amour.

Heureusement les acteurs de cette scène embarrassante se trouvèrent tout à coup plongés dans l'obscurité la plus profonde.

La nourrice venait d'entrer et d'éteindre les lumières.

« Es-tu folle, Madeleine? demanda le sire de Molshem en éclatant de rire. N'as-tu pas deviné que ce jeune compagnon sera mon convive pour ce soir, et que, si bon lui semble, il pourra céant trouver un gîte ?

— De grâce, monseigneur, répondit Madeleine, dirigez-vous à tâtons vers votre chambre, et réservez votre appétit pour demain.

— Qu'est-ce à dire? interrompit Érasme.

Depuis quand s'avise-t-on de contrôler mes ordres?

Au lieu d'écouter son maître, la nourrice s'élança vivement du côté de la fenêtre car une clarté soudaine inondait l'appartement. Des cris se faisaient entendre sous le balcon.

— N'approchez pas, monseigneur! s'écria-t-elle, en voyant Érasme se diriger de son côté, n'approchez pas, ou vous êtes mort!

— Décidément elle est folle!... Ta

nourrice est folle, mon enfant, dit Gerber à sa nièce effrayée, dont les faibles bras voulaient le retenir. Eh bien ! camarade, que vous semble de ces lubies de femme ? continua-t-il en s'adressant à Pierson Guelrard.

— Messire, répondit le jeune homme qui venait de jeter un coup d'œil dans la rue, il serait en effet dangereux de nous montrer... Voyez plutôt vous-même !

Érasme repoussa sa nièce qui jetait des cris perçants.

Il ne put retenir à son tour une excla-

mation de douleur, lorsqu'il reconnut Jean Leclerc et son compagnon, sur lesquels les soldats refermèrent presque aussitôt les portes de l'Hôtel-de-Ville.

Malgré les représentations de Guelrard, sire de Molshem ouvrit la fenêtre avec fracas; mais la rue déserte était rentrée dans les ténèbres et le silence. Seulement une masse noire se détachait dans l'ombre et se tenait immobile sous le balcon.

— Qui va là? dit Érasme avec un accent de colère.

— Ami, capitaine!

Et trois coups retentirent à la porte d'entrée.

La nourrice s'empressa de descendre, pendant que Simone se réfugiait toute tremblante du côté de Pierson, car le courroux de son oncle lui faisait peur.

Érasme parcourait la salle à grands pas et se tenait à lui-même des discours entrecoupés d'exclamations furieuses.

Pierson s'efforça de rassurer la jeune fille, dont il prit la main dans la sienne. Ses joues effleuraient la soyeuse cheve-

lure de Simone, un frisson de bonheur agitait tout son être. Il fut distrait de sa douce préobupation par la voix tonnante du sire de Molshem.

Ce dernier saisit le jeune homme par le bras, et, l'attirant vers lui :

— Nos frères sont, à cette heure, sous les verroux! s'écria-t-il. Une trahison infâme a été commise, et j'aurai la vie de celui qui s'en est rendu coupable... Pourquoi m'avez-vous suivi, monsieur ?

— S'il y a trahison, dit Marcel, entrant

avec Madeleine qui tenait à la main sa lampe rallumée, cette trahison vient d'un damné juif, qui vous a dénoncés aux magistrats et qui vous a fait espionner en son hôtellerie de Jérusalem. Quant à ce jeune homme, il a tout bonnement profité du service que je vous ai rendu, capitaine.

— Mais c'est une indigne lâcheté que tu m'as fait commettre là! dit Érasme. Tu m'as empêché de secourir mes frères, de les arracher aux tortures des bourreaux! Ils seront victimes de l'ignorance et du fanatisme de leurs juges... Malheur à toi!

— Frappez! dit le vieux soldat en découvrant sa poitrine. Je savais que vous opposeriez de la résistance à nos hommes d'armes, et je n'ai pas voulu tirer l'épée contre mon ancien chef, contre celui qui daignait autrefois m'appeler son ami.

— Pardonne-moi, mon vieux camarade, dit Érasme, pardonne-moi de reconnaître si mal ta bonne volonté... Mais, vois-tu, ces hommes sont mes co-religionnaires... Je suis hérétique, moi!

— Sainte Vierge! s'écria Madeleine.

— Eh bien, je veux l'être aussi comme vous! dit Marcel, pressant avec transport la main d'Érasme... Si vous êtes damné, ma foi, nous le serons ensemble, capitaine!

Allons, embrassons-nous comme trois braves Luthériens que nous sommes, poursuivit-il en faisant approcher Pierson Guelrard, auquel Gerber témoigna par un regard affectueux le repentir de ses premiers soupçons.

— O mon oncle, dit Simone, en tombant

à genoux, avez-vous perdu le souvenir de ma mère?

— Enfant, rassure-toi, dit le sire de Molshem, dont les yeux se remplirent de larmes, à cet appel que la jeune fille faisait à son cœur: je saurai tenir ma promesse et rester en même temps fidèle aux devoirs que m'impose ma conscience. Je ne t'engagerai jamais à répudier la foi que ta mère, ma bonne sœur, a semée dans ta jeune âme. Voyons, dis-moi quelques mots d'adieu, ma douce jeune fille, car il faut que j'aille secourir mes frères.

— Pardon, capitaine, interrompit Marcel avec sa voix d'ogre, mais avant de songer au salut des autres, que diable! songez à votre salut personnel. Ces gaillards de là-bas vous ont dénoncé, du moins ils ont proféré votre nom ; cela suffit pour mettre à vos trousses tous les limiers de l'évêque et du bailli.

— Qu'importe! j'exposerai ma vie afin de les soustraire à l'aveugle vengeance de nos ennemis communs.

— Votre vie ne sera pas exposée , dit le

vieux soldat, car je serai là pour vous couvrir de mon corps, morbleu!

Puis, montrant Simone qui fondait en larmes, il ajouta :

— Toujours est-il que vous devez pourvoir d'abord à la sûreté de cette enfant.

— Ma nièce! cher ange! s'écria le sire de Molshem, qui releva la jeune fille et la pressa contre son cœur.

— On viendra vous chercher ici, con-

tinua l'archer. Ne vous y trouvant pas, on arrêtera votre nièce et sa nourrice; on les appliquera peut-être à la torture.

— Ma sainte patronne, ayez pitié de nous! s'écria Madeleine. Est-il possible qu'on fasse souffrir de la sorte deux pauvres femmes innocentes!

Elle prit la jeune fille entre ses bras et regarda vers la porte avec terreur, comme si le bourreau venait pour les saisir.

Érasme se tenait debout, la tête penchée

sur sa poitrine et dans l'attitude d'un homme qui éprouve un violent combat intérieur.

La force de volonté, qui faisait la base de son caractère, se trouvait alors comprimée par deux sentiments de nature bien différente : son amour pour sa nièce, qui l'engageait à ne pas la laisser exposée aux horreurs que Marcel venait de lui faire prévoir, et le désir qu'il éprouvait, d'un autre côté, d'aller au secours des défenseurs de la réforme, de Jean Leclerc surtout, pour lequel il éprouvait une affection véritable.

Pierson Guelrard vint terminer cette lutte entre les pensées tumultueuses du cœur d'Érasme.

— Sire de Molshem, dit le jeune homme, daignez me confier la garde de votre nièce. Cette nuit je me charge de la conduire à Thionville avec sa nourrice, et vous viendrez nous rejoindre, lorsque vous aurez délivré ceux qu'on persécute pour la bonne cause, ou qu'il ne vous restera plus d'autre espérance que celle de les venger.

Érasme et Marcel applaudirent à cet

arrangement. On fit, à l'heure même, les préparatifs du départ.

Gerber embrassa Simone éplorée, lui promettant de la rejoindre avant la soirée du lendemain ; puis, s'arrachant à cette scène de larmes, il sortit avec Marcel.

— De quel côté nous dirigeons-nous, capitaine ? demanda le vieux soldat.

— Nous allons d'abord tirer vengeance du sale dénonciateur qui nous a vendus, répondit Érasme d'une voix sombre.

— Bien, dit Marcel, le traître doit recevoir notre première visite... A l'hôtellerie de Jérusalem ! »

Hérode ouvrit sans scrupule; car ses meilleures pratiques, seigneurs ou ribauds, lui arrivaient souvent à une heure indue. Mais, en reconnaissant Gerber pour un de ceux qu'il avait accusés la veille près des magistrats, il recula saisi d'épouvante.

— A genoux! dit le sire de Molshem. Fais ta prière à Dieu, si toutefois il a mis

l'âme d'un homme dans ton corps de pourceau.

— Grâce, messires! s'écria l'hôtelier dont les dents s'entre-choquaient par le frisson de la peur.

— Marcel, dit Érasme, impassible et froid devant un meurtre qu'il regardait comme un acte de justice, que ce juif meure du supplice de Judas, de la mort des traîtres!

Le premier qui entra, le lendemain, dans l'hôtellerie de Jérusalem, se heurta contre

un cadavre pendu, près de la porte, au plafond de la salle.

Érasme et Marcel rôdèrent, pendant le reste de la nuit, aux alentours de l'Hôtel-de-Ville, sans pouvoir y pénétrer. Une agitation extraordinaire avait lieu dans les appartements supérieurs. Des flambeaux brillaient aux fenêtres, et l'on entendait, par intervalles, de sourdes rumeurs, pareilles aux cris étouffés d'un patient que le bourreau torture.

Le jour vint sans que le secret du noir édifice transpirât au dehors.

Les gardes nombreux, placés aux portes, ne répondaient pas aux questions qui leur étaient adressées et menaçaient de la pointe de leurs hallebardes ceux qui faisaient mine de vouloir forcer la consigne. Érasme résolut de s'adresser à la duchesse de Lorraine pour obtenir la mise en liberté des hérétiques. Mais, lorsque Renée de Bourbon le reçut, à son lever, il ne tarda pas à perdre son dernier espoir.

— Sire de Molshem, lui dit la duchesse, vous êtes accusé vous-même d'hérésie. Tout ce que je puis faire, en considération

de votre sœur, que j'aimais, c'est de prendre sa fille sous ma protection. Maintenant je n'ai plus qu'à vous conseiller de fuir, pour échapper au châtiment qu'on réserve à vos complices.

Des cris tumultueux se firent entendre aux abords du palais.

Érasme, agité d'un effroyable pressentiment, s'élança sous le péristyle et vit deux malheureux qu'une populace effrénée poursuivait de ses clameurs. C'étaient Jean Leclerc et Jacques, conduits, par une force imposante de gens armés, sur

la place où ils devaient subir leur condamnation.

Entraînés par les flots de la multitude, Érasme et le vieux soldat arrivèrent sur le lieu du supplice.

Le premier voulut se précipiter, en fendant la foule, vers celui qu'il avait inutilement essayé de soustraire à la mort. Mais Jean Leclerc avait reconnu son disciple ; il lui fit signe de ne pas se livrer à l'imprudence de son dévoûment.

La figure de l'hérésiarque était rayon-

nante; sa contenance, calme et remplie de fermeté.

— Je meurs avec joie! s'écria-t-il. Que ceux de mes amis qui voudraient venger ma mort ne se compromettent point par une tentative qui ne ferait que les perdre, sans me sauver. Je connais l'affection que me porte l'un d'eux. Son âme est trop belle pour que j'aie pu le soupçonner longtemps d'une trahison. Je sais les démarches qu'il a faites pour me rendre la liberté... Que celui-là reçoive mes derniers adieux!... Il ira se présenter aux protestants d'Allemagne sans autre sauf-conduit que le nom d'un Martyr!

Et toi, frère, continua-t-il en se tournant vers Jacques, dont la figure était plus livide que celle d'un mort, puisque nos juges te permettent de vivre, va montrer les stigmates de la torture aux vrais fidèles, afin qu'ils ne viennent prêcher la foi que les armes à la main... Adieu !

« Cet homme, dit la chronique de Metz,
» endura une mort très cruelle, lui ayant
» esté premièrement couppé le poing
» dextre, puis le nés arraché avec des
» tenailles, et les deux mamelles brûlées;
» parmi lesquels tourments il prononça,

» avec une constance admirable, comme
» en chantant, ces versets du psaume 115:
» *Leurs idoles sont d'or et d'argent*, etc., et
» mourust ainsi dans le feu, priant Dieu
» jusqu'au dernier soupir. »

» Jacques ayant esté attaché au carcan
» de la chappe, c'est-à-dire d'une fosse
» bourbeuse où l'on faisait barboster les
» criminels, il eut les deux oreilles arra-
» chées, et puis il fut banni de la ville à
» toujours. »

. . . .

Érasme s'approcha du bûcher qui venait

de s'éteindre, et, s'adressant à la multitude:

— Habitants de Metz, s'écria-t-il, que le sang du juste retombe sur votre tête! Du milieu de ces cendres qui fument encore, je vous déclare une guerre d'extermination... Vous me reverrez bientôt.

Il fendit ensuite, à l'aide de Marcel, la masse compacte de population qui les entourait. Tous deux prirent le chemin de Thionville.

CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Un ange de lumière.

Depuis deux ans, le sire de Molshem avait gagné les bords du Rhin, et les bourgeois de Metz n'avaient pas encore vu s'exécuter la menace qui leur avait été faite sur le bûcher de Jean Leclerc.

Cependant le chef de l'armée protes-

tante avait été reçu avec de vives acclamations. On l'avait porté en triomphe dans les bourgades de l'Alsace, et, de toutes parts, accouraient des troupes de Libertins qui venaient se ranger sous sa bannière. Mais Érasme, parmi ces hordes indisciplinées, trouvait plus de vagabonds que de soldats. Il songeait avec désespoir qu'une pareille milice lui ferait donner plutôt le titre de chef de brigands que celui de général d'armée ; car tous ses efforts pour établir une ombre de discipline dans les rangs des Libertins n'amenaient aucun résultat.

Marcel, qu'il avait nommé son lieute-

nant, n'avait réussi qu'à former à peine deux compagnies d'élite, avec lesquelles il faisait des excursions du côté des Vosges; mais il sentait, comme Érasme, l'impossibilité d'attaquer le duc Antoine avant de pouvoir lui opposer une réunion d'hommes qui présentât au moins l'apparence d'une armée.

L'obstacle le plus grand à l'organisation des troupes était, sans contredit, la religion même pour laquelle on prenait les armes.

Au lieu d'obéir aux ordres des chefs,

les paysans couraient en foule aux sermons de leurs prédicateurs. Parmi ces derniers, on remarquait surtout Jacques, qui s'était fait surnommer par les Libertins l'*Ange de lumière*, et dont les discours effrénés soufflaient le fanatisme dans l'âme de ces pauvres villageois. Sa qualité de martyr et de confesseur de la religion réformée lui donnait sur eux la même influence que Jean Leclerc pouvait avoir eue jadis. Il leur présageait une victoire certaine et blâmait les lenteurs d'Érasme. A l'entendre, le ciel combattant pour la réforme, celle-ci devaient repousser toutes les mesures dictées par la prudence humaine.

Plus d'une fois le sire de Molshem s'était vu sur le point d'être victime de la colère des Libertins, que Jacques excitait à la révolte ; mais toujours il avait refusé de commencer les hostilités, ne voulant pas, disait-il avec raison, conduire à la boucherie des hommes qui seraient massacrés avant d'avoir pu combattre.

Cependant, la guerre venant à éclater entre Charles-Quint et François I[er], il devint impossible à Érasme d'opposer une digue au torrent qui voulait fondre sur la Lorraine, et de là sur la France. Dans l'esprit des luthériens, Dieu n'avait per-

mis cette dissension entre deux grands princes que pour donner gain de cause à la religion réformée et lui permettre de s'étendre à son aise dans le premier royaume du monde.

La nouvelle de la bataille de Pavie, qui rendit momentanément la France veuve de son roi, ne fit qu'accroître l'ardeur belliqueuse des Libertins et les persuader encore que la protection du ciel leur était acquise.

Ils s'avancèrent, Érasme à leur tête, vers les montagnes des Vosges.

Là seulement ils purent se convaincre que la faiblesse et l'inexpérience ne pouvaient être compensées par le nombre, ni lutter contre une habile tactique militaire.

Le duc Antoine s'était précautionné contre l'invasion luthérienne. Nicolas de Ludres, seigneur de Richardménil, gardait les défilés de la montagne avec un corps de troupes imposant, et Jacot d'Haraucourt, bailli d'Allemagne, occupait les passages de Saint-Dié, de Raon-l'Étape et de Blâmont. Les Libertins, en conséquence, rebroussèrent du côté de Strasbourg,

comptant y joindre les confédérés d'outre-Rhin, pour revenir ensuite avec des forces supérieures combattre un ennemi qu'il devenait dès-lors impossible d'attaquer par surprise. La route qu'ils parcouraient conservait, en tous lieux, des traces de ruine et de désolation. Partout on ne rencontrait qu'églises pillées et démolies, que monastères incendiés, que villages et bourgs, où des cadavres épars montraient que les habitants étaient morts fidèles à la religion catholique.

Ceux-là seuls pouvaient être appelés martyrs qui, sans prêter l'oreille à la voix

du désordre et de la violence, défendaient à la profanation d'approcher du temple où leurs mères les avaient instruits à prier, des tombes sous lesquelles reposaient leurs aïeux.

Arrêtons-nous, avec les Libertins et leur chef, à l'abbaye de Maurmontier, qu'ils viennent de livrer au pillage, et dont les murs leur servent de retranchements.

Surpris à l'improviste, les moines ont été passés au fil de l'épée ou garrottés deux

à deux et jetés dans un cul-de-basse-fosse. L'abbé seul, protégé par Érasme, à l'insu des paysans fanatiques dont il maudissait le brigandage sans pouvoir l'empêcher, n'avait pas été plongé dans un cachot.

Le vieillard habitait une chambre voisine de l'appartement du chef.

Agenouillé devant un prie-Dieu d'ébène, il pleurait sur les désordres commis et demandait vengeance au ciel pour les sacriléges dont les hérétiques s'étaient rendus coupables.

Il fut distrait de sa prière par un bruit de pas qui se fit entendre dans le corridor voisin.

La porte de la chambre s'ouvrit et deux femmes parurent sur le seuil. La plus jeune s'avança timidement vers le moine, pendant que sa compagne restait en observation et prêtait l'oreille au bruit qui s'élevait dans la cour du monastère.

C'était la nièce d'Erasme.

Simone approchait alors de sa dix-septième année.

De tristes circonstances, en la forçant à l'oubli des joies du jeune âge, avaient jeté sur son front une teinte de mélancolie grave et résignée qui frappait au premier abord. Depuis deux ans elle suivait son oncle dans sa vie nomade et périlleuse, frémissant des blasphèmes que les hérétiques lançaient contre la religion de sa mère, dévorant ses larmes lorsqu'elle se voyait en quelque sorte forcée d'approuver par son silence les actes impies des luthériens.

Il est vrai qu'Érasme avait tenu sa promesse.

Simone était libre de toutes ses ac-

tions, dès qu'il s'agissait des devoirs imposés par la croyance catholique. Plus d'une fois Marcel avait conduit la jeune fille et sa nourrice entendre la messe dans quelque abbaye voisine, ou les avait accompagées dans un pieux pèlerinage. Pierson Guelrard était toujours de ces courses secrètes, et peut-être l'amour constant du jeune homme eut-il décidé la nièce d'Érasme à souffrir encore la compagnie des Libertins, si elle ne s'était vue poursuivie par un autre amour, qu'elle repousssait avec horreur et dégoût, et si les atrocités qui venaient de se passer le jour même, sous ses yeux, ne lui eussent fait prendre, ainsi qu'à Madeleine, la ré-

solution de s'enfuir, pour ne plus assister dorénavant à des scènes de mort et de pillage.

Simone venait chercher des conseils près de l'abbé de Maurmontier; car l'affection qu'elle portait à son oncle et le sentiment plus tendre qu'elle éprouvait pour Guelrard ébranlaient sa fermeté. Son cœur n'était pas d'accord avec sa conscience.

— Votre bénédiction, mon père! dit-elle en fléchissant le genou devant le vieillard.

La jeune fille avait des larmes dans la voix, et ses beaux yeux se levaient, avec l'expression de la prière, sur le moine, qui n'avait pu réprimer un mouvement de surprise à l'approche inattendue de deux femmes. Cependant il se remit bientôt en voyant la figure virginale de Simone et la candeur qui brillait sur tous ses traits.

— Soyez bénie, lui dit-il, vous qui venez visiter un pauvre moine et lui offrir des consolations à l'heure de sa mort.

— Vous ne mourrez pas, mon père,

s'écria Simone, car je viens vous sauver !

— Me sauver, ma fille?... Voulez-vous donc que je tienne encore à la vie, quand mes yeux ont vu le sanctuaire désolé, le tabernacle ouvert par des mains impures, et les saintes hosties jetées aux vents? Si les hérétiques respectent ma vieillesse, pensez-vous que je ne succombe pas à ma douleur, à l'aspect de mes frères chargés de chaînes ou gisant sur les dalles ensanglantées de l'abbaye ?

— Oh! les infâmes! murmura Simone, qui se voila le visage de ses deux mains.

Ne les maudissons pas, ma fille. Prions plutôt le ciel de leur ouvrir les yeux et de les faire sortir de la voie du mensonge... car le jour du châtiment approche. Monseigneur le duc Antoine a pris les armes pour défendre notre sainte religion ; ses troupes cantonnent à quelque distance.

— Ah ! mon père ! s'écria Simone en poussant un cri de désespoir, je suis la nièce du chef des révoltés ! ni mes prières ni mes pleurs n'ont pu le fléchir... Il combattra le duc de Lorraine.

— Et il sera vaincu, dit l'abbé, car le

Christ a promis à son Église que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle.

— Grâce, mon père! grâce pour le sire de Molshem et pour celui que j'aime!... C'est un crime affreux, n'est-ce pas, d'aimer un hérétique? oh! prenez pitié de ma faiblesse... je veux les fuir, mais je ne veux pas qu'ils meurent.

— Pauvre enfant! dit le vieillard en pressant dans sa main ridée la main blanche de la nièce d'Érasme, comment pour-

rez-vous sauver des malheureux exposés à la fois au courroux céleste et à la vengeance des hommes?

— Pourtant il le faut, s'écria la jeune fille, qui se redressa par un mouvement si brusque que sa longue chevelure se déroula toute entière sur ses épaules; il le faut! sinon je maudirai la religion sainte à laquelle je suis restée constamment soumise.

— Ma fille, dit le vieux moine avec un ton d'indicible bonté, Dieu vous

pardonnera ce blasphème, car vous venez de le prononcer dans l'égarement de la douleur.

— C'est vrai, je suis folle... O ma mère, pardonne-moi si j'ai parlé de maudire les croyances qui t'ont consolée sur ton lit de mort; pardonne-moi d'avoir oublié que tu m'entendais du haut des cieux... Ah! cria-t-elle tout à coup après un silence, c'est toi qui m'inspires, bonne mère... Ils sont sauvés!

— Dieu le veuille, dit le moine avec attendrissement.

Madeleine, qui jusqu'alors était restée muette et consternée, tressaillit et s'approcha de la fenêtre pour découvrir la cause de la rumeur qui grondait, toujours croissante, dans la cour principale de l'abbaye.

C'était Jacques, qui venait de prêcher les Libertins et qui recevait leurs bruyantes félicitations.

— Révérend père, dit Simone, ne m'avez-vous pas annoncé tout à l'heure que le duc Antoine approchait à la tête de l'armée atholique

— Hélas ! il n'est que trop vrai, mon enfant.

— C'est auprès de lui que nous devons chercher refuge, ajouta précipitamment la jeune fille. Dame Renée de Bourbon, la duchesse, est ma marraine. Elle chérissait ma pauvre mère comme une sœur, et le duc n'a pas dû perdre la mémoire des services de mon père. J'embrasserai les genoux de monseigneur ; je le supplierai de m'accorder la grâce de mon oncle et de Pierson Guelrard... Oh ! venez, venez ! je vous en conjure, soyez mon guide !

— Suis-je libre, pour vous accompagner, ma fille? dit amèrement le vieillard. Et, si je l'étais, ne devrais-je pas arracher mes frères des mains des hérétiques, avant de songer au salut de ceux qui les font souffrir? Tous nos pauvres moines gémissent dans les souterrains de l'abbaye.

— Ils vont être rendus à la liberté! s'écria Simone. Je vous le promets, au nom du sire de Molshem, qui ne s'est jamais sali par d'ignobles cruautés, comme ceux dont il a le malheur de partager les doctrines. Je connais l'infâme qui a donné le signal du meurtre et du sacrilége. Celui-là c'est

le monstre que les hérétiques appellent l'Ange de lumière... Je le crois plutôt un démon ténébreux, caché sous une apparence humaine. Il est quelquefois plus puissant que mon oncle...

— Parce qu'il a reçu sa mission d'en haut! dit une voix sombre qui retentit au fond de la pièce comme un glas funèbre. Le sire de Molshem, au contraire, n'est qu'un aveugle instrument, qui sera brisé s'il devient un obstacle au triomphe de l'Évangile.

Un cri perçant s'échappa de la poitrine de Simone.

En reconnaissant Jacques, elle tomba sans connaissance dans les bras de Madeleine.

Le prédicateur s'approcha du moine et lui lança des regards terribles que celui-ci soutint avec calme et dignité. L'extérieur de Jacques avait subi le changement le plus complet. Sa taille grêle n'ondulait plus, comme autrefois, et semblait s'être affermie dans les fatigues. Il avait laissé croître ses cheveux pour cacher la mutilation que le bourreau de Metz avait exercée sur ses oreilles. Son visage était devenu couperosé par le feu de la pré-

dication, et ses yeux roulaient dans un orbite sanglant.

En un mot Jean Leclerc était ressuscité dans son prosélyte.

Le prédicateur des Libertins ne marchait jamais sans être suivi d'une vingtaine de paysans armés qui lui formaient une espèce de garde du corps. Ces derniers se tinrent à l'entrée de la chambre dans l'attitude de la soumission et prêts à exécuter ses ordres.

— Que venait faire ici cette jeune fille? demanda Jacques au vieillard, avec un ton d'insolente supériorité.

— Vous voudrez bien m'expliquer, messire, répondit le moine, de quel droit vous m'adressez une pareille question.

— Du droit qu'un juge a sur un coupable, un vainqueur sur un prisonnier.

— Vous n'êtes ni mon juge ni mon vain-

queur, répliqua le moine en jetant sur l'hérétique un regard de mépris. Ceux-là seuls doivent être jugés et punis, qui violent le sanctuaire et tentent follement de renverser un édifice dont Dieu posa la base et que les siècles ont consolidé. Ceux-là sont des lâches et non des vainqueurs, qui viennent en armes assiéger, piller et massacrer de pauvres moines sans défense... Vous voyez, messire, que je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Tu m'en rendras pourtant! cria l'hérétique, dont la fureur ne connut plus de bornes. Tu me diras dans quel lieu tu as

enfoui tes trésors; car ni l'argenterie du couvent ni les vases de ton église n'ont été trouvés... La torture saura te délier la langue.

— Qu'on l'emmène! ajouta Jacques, se tournant vers les Libertins et qu'on me débarrasse également de cette femme, dont les pleurs m'importunent.

Il désignait Madeleine, qui jetait des cris d'alarme et qui venait de déposer sur un fauteuil la jeune fille évanouie. Lorsque la nourrice entendit donner l'ordre de la

faire sortir, elle regarda fixement l'hérétique.

— Je ne dois obéissance qu'au sire de Molshem, répondit-elle sans s'effrayer du visage menaçant de Jacques : il a confié mademoiselle Simone à ma garde, et je ne l'abandonnerai pas.

— Encore une fois, emmenez cette femme ! Il faut que la nièce de votre chef m'instruise, sans témoins, de la conversation qu'elle vient d'avoir avec ce misérable.

En parlant ainsi, Jacques montrait aux Libertins l'abbé du monastère.

— Messire, répliqua le saint vieillard, vos injures ne lasseront pas ma patience, comme les tourments, dont vous me menaciez tout-à l'heure, ne m'arracheront pas une plainte. Ceux de mes frères que vos pareils ont égorgés, m'ont appris comment je dois mourir.

Il sortit, laissant l'hérétique atteré par la force de ces paroles et le froid dédain de ses regards.

Cependant les Libertins qui se dispo-saient à entraîner Madeleine, éprouvaient de sa part une vive résistance.

— Ne m'approchez pas, s'écriait-elle, ou je vous arrache les yeux de la tête, chiens d'hérétiques, brigands maudits! Voyez les beaux archers, avec leur trogne de galériens et leur tournure de paysans! Vive Dieu, messeigneurs les lansque-nets du duc Antoine auront beau jeu pour vous couper les oreilles... n'est-il pas vrai, messire? ajouta la nourrice avec un rire convulsif, en s'adressant à Jacques.

Celui-ci, furieux d'entendre une allusion directe à ce qu'il cachait avec tant de soin, saisit rudement le bras de Madeleine pour la mettre dehors ; mais la nourrice, se cramponnant au fauteuil où Simone était encore sans connaissance, fit lâcher prise à l'hérétique, en le mordant jusqu'au sang.

— Satanée diablesse ! cria-t-il... Va-t-on me délivrer de cette furie?

Quatre vigoureux Libertins se précipitèrent sur Madeleine et l'entraînèrent malgré ses cris et sa résistance.

Alors Jacques, resté seul près de Simone évanouie, s'approcha de la jeune fille avec la précaution du tigre qui va se jeter sur sa proie. Ses yeux brillaient du feu de la lubricité ; ses lèvres murmuraient des paroles dont le sens ne devait être intelligible que pour les esprits infernaux. C'était Satan qui s'approchait d'un ange pour le flétrir de son haleine impure.

Mais le ciel envoya des défenseurs à la vierge outragée.

CHAPITRE CINQUIÈME

V

Fin limier.

Après avoir assisté au discours de Jacques, les Libertins avaient allumé des feux dans la cour de l'abbaye et se livraient à l'une de ces orgies infernales où l'ivresse appelait à son secours le

délire de l'impiété, le blasphème et les joies atroces du meurtre.

C'était un spectacle horrible à voir que cette multitude d'hommes abrutis, de femmes échevelées, d'enfants en guenilles, qui dansaient pêle-mêle, éclairés par le reflet des flammes, poussant des cris sauvages, se tordant au milieu d'un rire extravagant et stupide. L'un, revêtu d'une chasuble, parodiait les sacrés mystères, forçait un malheureux moine à boire avec lui dans un calice dérobé aux autels, ou l'égorgeait après son refus; l'autre affublait une bacchante d'habits sacerdotaux et

commettait ensuite avec elle les actes les plus honteux. Ceux-ci, gorgés de vins ou de liqueurs, dormaient comme des brutes sur la terre nue, roulés dans les débris de l'orgie ou foulés aux pieds par la danse; ceux-là fondaient en lingots les vases et les candélabres des églises. Tous chantaient, hurlaient, blasphémaient, poussaient des rugissements d'ivresse ou de douleur. C'était une scène de l'enfer, une assemblée de démons, une page du sabbat.

La cour était jonchée de livres volés à la bibliothèque des moines, de titres, de

manuscrits déchirés et souillés de boue qui servaient à l'entretien des feux.

Le chef des révoltés contemplait ces désordres avec une rage intérieure. Il maudissait son étoile ou plutôt son imprudente exaltation, qui ne lui permettait plus de reculer, bien qu'il comprît parfaitement toutes les chances funestes que la guerre devait amener pour lui.

Gerber avait délacé les courroies de son casque, afin que le vent du soir pût rafraîchir sa tête brûlante. Son visage était ap-

puyé sur ses deux mains et sa lourdc épée pendait négligemment jusqu'à terre. Guelrard et Marcel, assis à ses côtés, attendaient qu'il rompît le silence; mais la tristesse du sire de Molshem ne faisait que s'accroître par la réflexion. Il songeait au combat qui devait se livrer incessamment, au peu d'espérance de succès qu'il pouvait concevoir avec des troupes mal aguerries et parmi lesquelles on fomentait sans cesse un levain de discorde et de rébellion.

Il songeait à ceux qu'il allait entraîner dans sa perte, à Marcel, son vieil ami, son fidèle et dévoué lieutenant; à Pierson,

chez lequel il avait reconnu d'excellentes qualités et qu'il affectionnait comme son fils; il songeait à sa nièce...

Une larme souleva la paupière d'Érasme et sillonna sa joue. Marcel vit couler cette larme.

— Allons, capitaine, dit le vieux soldat, nous ne sommes pas encore des femmes, que diable! et nous saurons le prouver au duc Antoine... bien que toute cette canaille soit plus disposée à s'enivrer dans les abbayes qu'à faire bonne contenance

au jour d'une bataille, ajouta-t-il à voix basse, en montrant les Libertins. Mais la faute en est à ce chien hargneux, qui ne fait qu'aboyer du matin au soir. Le bourreau de Metz aurait bien dû lui couper la langue en même temps que les oreilles! Si vous aviez voulu m'en croire, capitaine, il serait déjà réduit au silence.

— Nous verrons cela, Marcel, dit Érasme d'un air pensif. Les mesures violentes me répugnent. Cependant, si Jacques lasse plus longtemps ma patience, il mourra, je te le promets.

— Peut-être sera-t-il trop tard! murmura sourdement Marcel.

— Voyons, mon vieux camarade, dit Érasme, ne me force pas à commettre un meurtre inutile. Ceux que ce fanatique excite aujourd'hui contre moi sauront me juger en face de l'ennemi. Nous nous battrons bientôt, je l'espère, et peut-être l'armée qui nous poursuit se trouve-t-elle plus près que nous ne pensons, car je manque de renseignements. Écoutez, mes amis, ce serait une présomption de compter sur la victoire; cependant nous ne voulons pas nous rendre. Toi, Marcel, tu

combattras à mes côtés... Quant à vous, Pierson, je vous défends de tirer l'épée lors du combat.

— Doutez-vous de mon courage? s'écria le jeune homme avec un accent de reproche.

— Non, mon ami, non, je n'en doute pas; mais je vous défends d'exposer votre vie. Si ma défense ne vous suffit pas, je vous en prie au nom de l'amitié... car j'ai lu dans votre cœur... vous aimez ma nièce.

— Oh! merci, merci! s'écria Guelrard en baisant avec transport la main d'Érasme. Vous venez de provoquer un aveu que je n'osais vous faire... Oui, j'aime votre nièce! Sans elle il n'y aura jamais de bonheur pour moi.

— Eh bien, mon ami, voici ce que j'attends de vous : fuyez avec Simone, en cas de surprise ou de bataille, et ne la ramenez que si je suis vainqueur. Je ne pourrais vivre sans l'affection de cette enfant. Me le promettez-vous?

— Je vous le jure! s'écria le jeune homme.

— Si les luthériens sont vaincus, poursuivit le sire de Molshem, regardez-moi comme mort. Le seul parti à prendre sera de me faire tuer, puisque je n'aurai plus d'espoir de rallier ces paysans stupides, qui n'ont pas voulu se laisser enseigner l'art de combattre. Voyez-les! ils seront aussi lâches en face de l'ennemi qu'ils sont insolents et barbares envers de pauvres moines. Au premier signal d'attaque, ils sont capables de fuir et de regagner leurs foyers. Alors, conduisez Simone à Nancy, près de Rénée de Bourbon, qui m'a promis jadis de veiller sur ma nièce et de lui accorder sa bienveillance. Dites à la duchesse de Lorraine que cette jeune

fille est votre fiancée... qu'elle vous la donne pour épouse... et comme il ne peut y avoir de honte à revenir à la foi de ses pères, abjurez le luthéranisme, si la duchesse l'exige.

— Jamais! dit Guelrard, ce serait un parjure.

— Ami, crois-en mon expérience, dit le sire de Molshem avec tristesse, nous marchons dans les sentiers de l'erreur.

— Depuis longtemps ça me fait cet effet-là! s'écria Marcel.

— Mais qu'importe? s'empressa d'ajouter Érasme, en se levant avec précipitation comme pour chasser une idée importune ; je ne déserterai pas la cause que j'ai volontairement embrassée, dussé-je être maudit! Brisons là... Pierson, j'ai votre promesse. L'honneur et la loyauté de votre caractère ne me laissent aucune inquiétude sur le sort de Simone.

Guelrard allait répondre, lorsque des cris et des hurlements se firent entendre de tous les côtés de la cour.

Les Libertins, traînant avec ignominie

l'abbé du monastère, vinrent le jeter rudement aux pieds d'Érasme.

— Oh! le vilain moine puant! disait n'ul.

— Voyez le bel oiseau! s'écriait l'autre; n'enviez-vous pas ses sandales et son crâne plumé?

— Dieu me damne, il est ivre!

— On l'a trouvé dans les caves du couvent...

— Sous une tonne de malvoisie.

— Fi! le ladre, qui buvait sans nous!

— Pendons-le!

— Non... qu'il nous enseigne le chemin des caves, il en sera quitte pour prendre un bain de feu. (1)

— Et pour danser ensuite avec nous.

(1) Prendre un bain de feu signifiait, dans le langage des Libertins, appliquer les pieds du patient sur des charbons embrasés, système perpétué, depuis, par les *Chauffeurs*.

— Silence ! mécréants ! canaille insolente et brutale ! cria le sire de Molshem en écartant les Libertins. N'avez-vous pas honte d'insulter un vieillard ?... Et puisque son caractère de prêtre n'est pas une sauvegarde à vos yeux, ne pourriez-vous du moins respecter ses cheveux blancs ?

— Bah ! dit un luthérien qui pouvait à peine se soutenir sur ses jambes avinées, Gothon, la ribaude, n'a pas un seul cheveu noir, et je ne la respecte pas pour cela... D'ailleurs, l'ange a parlé là-haut.

— Oui, oui ! crièrent plusieurs voix,

l'ange a parlé! Ce moine doit être pendu s'il ne déclare pas où il a caché ses trésors.

— Et si le général s'y oppose, pendons le général!

D'un vigoureux coup de poing, Marcel envoya rouler à quinze pas celui qui venait de proférer ces paroles séditieuses. Érasme avait tiré son glaive, et Pierson Guelrard soutenait le pauvre moine, tout meurtri par les traitements cruels qu'il venait d'essuyer.

L'arrivée de Madeleine vint compliquer encore la situation critique où se trouvait Érasme vis-à-vis des Libertins.

— Sauvez-la, sauvez votre nièce! s'écria-t-elle en embrassant les genoux du sire de Molshem; Jacques... le monstre!... Oh! courez, courez vite!

— Explique-toi, dit Érasme avec trouble.

Mais déjà Guelrard s'était élancé en

poussant un cri de rage et de jalousie. Les discours entrecoupés de la nourrice avaient un sens terrible pour son amour.

Gerber s'empressa de suivre le jeune homme, pendant que Marcel, l'épée haute et le regard étincelant, tenait tête aux Libertins qui demandaient à grands cris qu'on leur livrât l'abbé du monastère et Madeleine.

— A mort! hurlaient ces forcenés.

— Qu'on pende le moine!

— Et qu'on brûle la femelle, qui vient de parler contre l'ange de lumière !

— Le premier d'entre vous qui touche à ce prêtre ou à cette femme, s'écria Marcel, fera connaissance avec le tranchant de ma lame... Mort-diable, on saura vous mettre à la raison, canaille ! et si l'on pend quelqu'un, ce sera Jacques..... je m'en charge ! Voyons, qu'avez-vous à me regarder avec vos yeux de chats sauvages ? En est-il un parmi vous qui trouve à redire à mes paroles ?

— A bas le général et son lieutenant ! dit une voix isolée.

Le regard perçant du vieux soldat ne tarda pas à découvrir celui des Libertins qui venait de renouveler l'appel à la révolte. Il le joignit au travers de la foule, qui s'écarta silencieuse ; puis, l'amenant au milieu du cercle que la terreur formait autour de lui, il le força de plier sur ses genoux, et, prenant à deux mains son épée, il lui fendit la tête.

Le malheureux roula sur le sable, qu'il arrosa de flots ensanglantés, en se tordant au milieu des angoisses de l'agonie.

Madeleine poussa un cri d'horreur ;

l'abbé leva les yeux au ciel et pria pour l'âme du luthérien. Tous les Libertins, épouvantés, reculèrent loin du cadavre.

— Voilà de quelle manière je punirai désormais l'insolence, dit Marcel, en essuyant son épée sur les basques de son pourpoint. Comment! rustres que vous êtes, vous insultez vos chefs et vous écoutez les plates rapsodies d'un mécréant que le ciel confonde!... Sera-ce lui qui pourra vous défendre au jour d'une bataille? A quoi vous serviront ces beaux discours lorsqu'il s'agira de lutter corps à corps avec les soldats de Lorraine?... Car le

duc Antoine est à nos trousses, et si j'avais un conseil à vous donner, ce serait, au lieu de vous enivrer céans comme des brutes, d'aller faire vos préparatifs pour repousser une attaque et ne pas vous laisser tailler des croupières.

— Bien parlé, Marcel le bourru! dit à l'oreille du vieux soldat un homme dont la voix le fit tressaillir.

Il se retourna brusquement et parut éprouver, à l'aspect de celui qui venait

de lui adresser la parole, la même sensation que s'il eût marché sur un reptile.

. . .

— Eh bien! reprit le premier interlocuteur en offrant une main que Marcel repoussa par un geste de dégoût, ne sommes-nous pas de vieilles connaissances?

— Sur mon âme! cria le vieux soldat, j'étais loin de m'attendre à la visite de Claude Taillefer! Si je n'étais en lieu de sûreté, je craindrais qu'une pareille visite ne m'âmenât immédiatement celle du bourreau.

— Trève de plaisanterie, messire! je fais maintenant le métier sur une plus vaste échelle. La police de Metz s'est mal conduite à mon égard, et je viens m'offrir à votre chef. Il a pu jadis apprécier mes talents en espionnage, à l'hôtellerie de Jérusalem.

— Et s'il te faisait pendre pour le tour que tu as voulu lui jouer?

— Allons donc! est-ce qu'on pend un homme de ma trempe? Il y a deux ans, le

sire de Molshem n'était rien ; s'il est aujourd'hui général des Libertins, à qui le doit-il?..... à moi, sans contredit. J'ai facilité son évasion lorsqu'il quitta la ville sans être poursuivi, après avoir provoqué les habitants de Metz sur le bûcher de Jean Leclerc. C'était sans doute par un pressentiment de ce qui m'arrive que je m'avisai de faire courir mes limiers dans une direction contraire à celle qu'avait prise le sire de Molshem. Toi-même, par contre-coup, tu me dois de la reconnaissance, et Jacques me remerciera sans doute d'avoir témoigné contre lui de façon qu'il ne perdît que les deux oreilles.

— Hein? s'écria le vieux soldat avec un grognement qui fit reculer son interlocuteur : je t'en voudrai toujours de n'avoir pas laissé griller celui-là !

Cependant les Libertins, que la peur avait écartés, s'approchaient du corps de logis où se trouvait l'appartement du chef et s'entretenaient à voix basse, en regardant une fenêtre élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus du sol, et derrière laquelle se passait une scène qui paraissait être pour eux d'un vif intérêt.

On voyait par intervalles se dessiner

sur les rideaux la silhouette du sire de Molshem, puis celle de Jacques qui se débattait sous une puissante étreinte.

Marcel profita du moment de calme produit par cette curiosité générale pour aller mettre en lieu sûr le moine et Madeleine. Il consola de son mieux la nourrice, que les événements de la journée avaient presque rendue folle, et qui se cramponnait avec désespoir au bras de l'abbé en s'écriant :

— Par pitié, mon révérend, sauvez-nous de cet enfer !

— Recommandons-nous à Dieu, ma fille, et prenons patience, répondait le vieillard.

Le lieutenant leur conseilla de regagner la chambre d'où Jacques les avait expulsés par la force. Il revint se mêler ensuite à la foule et se mit à observer tous les mouvements des Libertins, sans répondre aux instances réitérées que l'espion lui faisait pour être conduit près d'Érasme.

Au même instant, la fenêtre vers laquelle étaient dirigés tous les regards

s'ouvrit avec violence et la voix tonnante du sire de Molshem se fit entendre.

— Le voilà, s'écria-t-il, celui que vous regardiez comme un prophète et comme un saint! le voilà qui vient d'insulter à la pudeur d'une jeune fille! L'infâme voulait assouvir sur ma nièce sa brutale passion; mais le ciel a permis que ses ignobles tentatives fussent déjouées par ma présence. Je n'ai pas voulu me souiller du sang d'un lâche impudique. Luthériens, c'est vous que je charge du soin de venger mon outrage! Vous punirez celui qui vous a toujours empêchés d'obéir à ma voix..... Re-

gardez s'il ose se défendre! Il tremble, il se tait... faites justice de son crime!

A ces mots, le sire de Molshem soulevant Jacques dans ses bras nerveux, sans qu'il fût possible au prédicateur éperdu d'opposer la moindre résistance, le précipita du haut de la fenêtre sur la foule, qui s'écarta rapidement pour ne pas être écrasée par sa chute.

Mais l'heure n'était pas encore sonnée pour l'apôtre de l'hérésie.

Jacques eut la chance heureuse de

tomber sur un amas de manuscrits, empilés l'instant d'auparavant par les Libertins et destinés aux flammes.

Il en fut quitte pour de légères contusions et se redressa devant la multitude étonnée, qui fut sur le point de crier au miracle.

— De par le diable! fit l'espion, c'est le damné libraire qui vient de sauter de la sorte!... Il est donc écrit qu'il en réchappera toujours?

Jacques, en se relevant, porta d'abord autour de lui des regards inquiets ; puis se voyant sain et sauf, hors des mains du sire de Molshem, il revint subitement à son caractère, et tous les traits de son visage revêtirent un cachet particulier d'insolence.

— Nous nous reverrons ! s'écria-t-il en se tournant vers la fenêtre où Gerber se tenait encore, après avoir puni l'injure faite à sa nièce.

L'apôtre parcourut ensuite d'un œil dé-

daigneux les rangs des Libertins. Ces derniers avaient pris le parti de rester neutres en présence de son affront, influencés sans doute par le châtiment que Marcel venait d'infliger à leur camarade rebelle.

Jacques fit signe à un vigoureux montagnard dont la taille herculéenne dominait la foule.

Celui-ci s'empressa d'obéir à l'injonction tacite du prédicateur, et tous deux

disparurent derrière les hautes murailles de l'abbaye.

— Puisses-tu ne plus revenir, aboyeur infernal ! s'écria Marcel.

— Capitaine, ajouta-t-il en s'adressant à Gerber, que la soumission inaccoutumée des Libertins paraissait surprendre, voici des renseignements qui nous arrivent. Par exemple, je n'en garantis pas l'exactitude et je ne me rends pas caution de messire Claude Taillefer, auquel je ne fais pas l'honneur de supposer une conscience.

— Je m'en suis fabriqué une à ma manière, répliqua l'espion, ce qui ne m'empêche pas de montrer du dévoûment et même du courage. Le sire de Molshem veut-il m'entendre?

— Parle en face de tous, dit Gerber; et si nous reconnaissons de la sincérité dans les communications que tu vas nous faire, nous agirons en conséquence...

— Ecoutez donc, ajouta le nouveau venu : J'étais autrefois espion de mon métier. Le sieur Érasme, son lieutenant,

et Jacques, que vous venez de voir voltiger dans les airs, peuvent rendre témoignage de la vérité de mes paroles. Or, il il y a bientôt un mois, ayant été délégué à Nancy pour certain exercice dépendant de mes fonctions, je fus accosté par un épais Lorrain qui me présenta sottement des lettres adressées au duc Antoine. Après les avoir adroitement décachetées, je ne voulus pas, et pour cause, les remettre moi-même. Je postai le paysan sur le passage de monseigneur. Il advint, chose parfaitement prévue, que ces lettres arrivaient en ligne directe de l'armée protestante. Elles étaient signées de vous, seigneur Érasme, et donnaient au duc

Antoine le conseil d'embrasser la religion réformée.

— C'est faux! s'écria Gerber; je n'ai jamais rien écrit de pareil au duc de Lorraine.

— Alors, dit Claude Taillefer, cela prouve qu'on avait imité votre signature; voilà tout.

— Je connais le faussaire, beugla l'un des Libertins : c'est Jacques!

— Toujours est-il, poursuivit l'espion, que le pauvre diable qui s'était chargé des missives fut accusé de lèse-majesté ducale et décapité à Nancy... Dieu veuille avoir son âme! Mais, ce que je trouve beaucoup moins rationnel de la part des juges, c'est qu'ils se soient avisés de me mêler dans cette affaire, sous prétexte que j'avais donné le moyen de remettre au duc ces lettres insolentes. J'eus recours à la science des déguisements pour échapper à la pendaison, que j'avais procurée à tant d'autres, sans avoir pour cela la moindre envie de l'expérimenter moi-même..... Et me voici! Vous conviendrez, seigneur Érasme, que l'armée protestante était

mon seul refuge, après une pareille équipée. Seulement, je n'ai pas voulu vous arriver les mains vides, et j'apporte avec moi l'itinéraire des troupes lorraines... ce qui devra vous empêcher de me faire un mauvais parti. D'anciens démêlés ne peuvent être une raison de ne pas récompenser des services récents.

— Hum! fit Marcel, voilà bien du bavardage pour n'avoir rien dit encore de positif.

— J'arrive au fait, dit Claude Taillefer.

Vous saviez, sire de Molshem, que le duc Antoine s'était mis en état de défense, puisque vous avez rencontré, dans les gorges des Vosges, le sire de Richarménil et le bailli d'Allemagne. S'il vous eût été possible de forcer le passage, vous étiez maître de la Lorraine; car les troupes n'étaient pas encore rassemblées, et vous aviez d'assez nombreux partisans dans la ville de Metz pour espérer de pouvoir prendre vos retranchements dans ses murs. Votre retraite fut attribuée à la peur.

— Ceux qui nous ont jugés de la sorte

apprendront à nous connaître, interrompit Marcel.

— Compagnons, s'écria Gerber en s'adressant aux Libertins, vous venez de l'entendre, on n'a pas craint de nous accuser de poltronnerie ! Ce jugement, porté sur nous par nos adversaires, c'est l'épée à la main que nous saurons les obliger à le rétracter ! Pouvais-je croire au succès de l'invasion, quand je commandais à des troupes rebelles qui montraient moins d'obéissance à leur général que d'enthousiasme pour les rêveries insensées d'un fanatique et d'un lâche?

Pouvais-je vous placer en face de soldats aguerris, quand vous n'aviez aucune idée de l'art militaire? Fallait-il vous laisser massacrer sous mes yeux? Amis, il en est temps encore, promettez-moi la soumission la plus entière, et je vous promets, de mon côté, de vous conduire à la victoire! Jurez-moi de chasser Jacques avec ignominie, s' il al'impudeur de se présenter devant vous après son crime...

— Nous le jurons! s'écrièrent unanimement les Libertins.

— Maintenant, dit Érasme à Claude

Taillefer, quelle distance nous sépare de l'ennemi ?

— Le duc Antoine, avec les troupes lorraines, cantonne à trois lieues de l'abbaye de Maurmontier.

— Aux armes ! s'écria le sire de Molshem.

Et les Libertins répétèrent comme un un seul homme :

— Aux armes !!

Le chef des luthériens se fit amener Claude Taillefer pour obtenir de lui des renseignements plus détaillés, pendant que les Libertins préparaient leurs armes ou s'en fabriquaient de grossières avec des instruments de labourage. Il apprit que le peuple et la noblesse avaient quitté Nancy le 5 de mai, sous la conduite de Gérard d'Haraucourt, sénéchal de Lorraine, de Philibert du Châtelet et de Bernardin de Lénoncourt.

— Où se trouvait le duc Antoine? demanda Gerber.

— Le jour même du départ, il s'abou-

chait à Sorcy avec le prince de Guise, répondit l'espion. Après avoir obtenu de son frère la promesse d'un prompt secours, il revint à Nancy, donna la régence à Renée de Bourbon et s'empressa de rejoindre son armée. Je l'ai régulièrement suivi dans sa marche. A Vic, où il s'arrêta quelque temps pour attendre le cardinal Jean de Lorraine, il fit essayer un gros canon contre les remparts de la ville. Le boulet de fer entra d'une aune et demie dans le mur, qu'il démolit presque en entier.

— Maudit soit l'inventeur de ces machines infernales! s'écria Gerber. Puisse

le siècle qui le premier les mit en usage être flétri dans l'histoire! car elles favorisent le lâche au préjudice de l'homme de cœur et changent la guerre en assassinat.

— Sire de Molshem, interrompit Claude Taillefer, je vois que vous manquez d'artillerie.

Érasme, frappé de l'accent d'ironie que l'espion venait de donner à ces dernières paroles, le regarda d'un œil sévère.

Avant de vous défier de moi, général,

dit celui-ci, qui devina sur-le-champ les soupçons d'Érasme, attendez que vous ayez reçu tous mes renseignements. Vous serez libre de me faire pendre après.

— Continue, dit le sire de Molshem, qui regarda le sangfroid de son interlocuteur comme une preuve de loyauté.

— Pendant le séjour des troupes lorraines à Vic, on vint dire au duc Antoine que trois soleils avaient été vus à l'extrémité des Vosges, et que le même phéno-

mene s'était reproduit à Longwy et à Luxembourg. Son frère, le cardinal, annonça gravement que c'était un signe de la colère céleste contre les luthériens. Général, si vous eussiez, ce jour-là, remporté une victoire, les peuples eussent expliqué ce phénomène en votre faveur... Mais vous aviez sans doute des soldats trop peu nombreux ou des paysans trop peu soldats pour prendre l'offensive.

Le même ton d'ironie frappa de nouveau Gerber.

Il se leva du fauteuil en bois sculpté sur

lequet il était assis, s'apprêtant à apostropher rudement l'espion, qu'il commençait à regarder comme un traître, lorsque Pierson Guelrard entra dans la salle.

Le jeune homme venait de quitter son amante.

A la prière de Simone, il s'était éloigné pour laisser la jeune fille en conférence avec l'abbé du monastère et Madeleine. Combien il était loin de se douter que, dans cet entretien, il s'agissait de le fuir ! Simone lui avait parlé avec tant d'amour !

Il avait éprouvé tant de bonheur lorsque la nièce d'Érasme, d'une voix tremblante encore, le remerciait de l'avoir sauvée !

— Sire de Molshem, dit Pierson, je vous demande, au nom de votre nièce, la mise en liberté de tous les moines qui gémissent dans les souterrains de l'abbaye.

— Va briser leurs chaînes, répondit Gerber.

Puis, rappelant le jeune homme qui

s'élançait avec joie hors de la chambre :

— Dis en même temps à Marcel de se rendre près de moi... Si nous avons affaire à un traître, malheur !

Le visage de l'espion parut impassible.

Quelques minutes après, le lieutenant, averti par Guelrard, quitta les deux compagnies d'élite qu'il était en train d'organiser pour le combat, et se rendit à l'injonction de son général.

— Tu connais cet homme ? demanda le sire de Molshem, en lui montrant Claude Taillefer.

— Oui, capitaine, répondit le vieux soldat.

— Ton opinion sur lui ?

— Dame ! en le voyant gigoter au sommet d'une potence, j'éprouverais autant de plaisir que si vous me disiez : Marcel, épouse Madeleine !... Oui, capitaine !

j'éprouve pour la nourrice de mademoiselle Simone une vieille affection qui ne s'éteindra que dans le lit nuptial. Et la preuve, c'est que pour châtier l'insulte qui lui avait été faite par les manants dont nous avons le déshonneur d'être les chefs, j'en ai pourfendu un de telle sorte, qu'il fera désormais difficilement usage de sa langue... Satan daigne le prendre en sa sauvegarde !

— Marcel le bourru ! dit Claude Taillefer, auquel la digression du vieux soldat avait donné le temps de dissimuler son embarras, vous parlez beaucoup trop

lorsqu'il s'agit de répondre catégoriquement. Le général vous demande si vous me connaissez, et, par suite, si vous répondez de ma bonne foi dans les indications que je donne.

— Dieu m'en garde! s'écria Marcel. Où diable veux-tu que j'aille pêcher de la confiance au milieu de tes antécédents? Ta vue me rappelle le bourreau, la torture, toutes les horreurs possibles.

— Alors c'est à moi de prouver que l'on

doit croire à mes discours, répliqua Claude Taillefer. Général des Libertins, vous avez pris pour des insinuations d'espionnage certaines paroles arrachées à l'habitude. Je vous ai dit que vous étiez dépourvu d'artillerie ; je le savais de longue date. Pouvais-je, en outre, regarder comme des soldats un ramassis de villageois dont la tournure indique évidemment qu'ils n'ont jamais endossé le harnais militaire?... Je ne m'offense pas de vos soupçons et je veux vous servir malgré vous. Sachez donc que le duc Antoine fut rejoint à Dieuze par ses deux frères, le prince Claude de Guise et François de Vaudémont. Le prince conduit une belle

et vaillante noblesse, et le comte François est à la tête de bandes nombreuses de piétons allemands. Outre ce corps de troupes et sans compter les troupes lorraines, j'ai vu des bataillons d'Écossais et d'Italiens, force archers, couteliers, créaux, pages et autres. Tout cela fait bonne contenance et marche en rangs serrés. A présent, je vous le demande, général, pouvez-vous lutter contre des forces aussi imposantes?

— Je commande à cent mille hommes! dit Érasme avec fierté. Toutes les bourgades de l'Alsace prendront les armes à

ma voix ; je puis écraser mes ennemis par le nombre.

— Permettez-moi d'en douter, général, interrompit Claude Taillefer ; le nombre, avec de pareils soldats, ne produit que le désordre, le carnage et la fuite.

— Franchement, dit Marcel, j'ai bien peur qu'ils ne fassent usage de leurs jambes à la première décharge de mousqueterie.

Le sire de Molshem, agité de mille sen-

timents contraires, se promenait à grands pas dans la salle.

— Écoutez, poursuivit l'espion, je vous offre ma tête pour garantie de ma bonne foi. Le conseil que je vais vous donner est le seul que vous ayez à suivre. Ne combattez pas en rase campagne, ce serait perdre votre cause et vous perdre vous-même. La ville de Saverne, j'en ai la certitude, est prête à vous ouvrir ses portes. Cinq mille de vos partisans sont décidés à y soutenir un siége. Défendez-vous donc avec eux, à la faveur de solides remparts, en attendant le renfort de soixante mille

hommes qui doit vous arriver d'Allemagne. Les luthériens de ce pays sont francs archers et braves soldats.

— Que dis-tu de ce conseil ? demanda Gerber à son lieutenant.

— Ma foi, capitaine, je crois Claude Taillefer trop amateur de la vie pour nous dresser des embûches qu'il paierait de sa tête.

— Eh bien! dirigeons-nous vers Sa-

verne! dit Érasme avec un accent de regret. Puissent toutes les légions de l'enfer s'attacher aux pas du fanatique imbécile qui prêchait mes soldats, quand il fallait leur apprendre à combattre!

— Il vous sera facile de les exercer par de fréquentes sorties contre les assiégeants, dit Claude Taillefer. Mais, croyez-moi, général, il n'y a pas de temps à perdre; retirez-vous à Saverne cette nuit même. Quant à votre lieutenant, je lui conseille de prendre tout ce qu'il pourra rassembler de troupes en règle pour aller à la rencontre de quatre cents paysans

que j'ai gagnés à votre cause, aux environs de Dieuze. Le duc Antoine n'ayant pas voulu leur accorder les douze articles de liberté, publiés par les Allemands au-delà du Rhin, ni la permission de faire paître leur bétail dans les jeunes bois, ils lui ont refusé obéissance. Pour éviter la rencontre de l'armée catholique, ils ont fait un long détour et doivent se trouver, au lever du soleil, retranchés dans le bourg de Loupestein, sur la route d'Allemagne.

— Il est essentiel de conserver cette position, dit Marcel; autrement, les ren-

forts que nous attendons ne pourraient nous joindre.

— Maintenant, sire de Molshem, ajouta l'espion, je veux vous donner une dernière preuve de ma franchise. Faites-moi charger de chaînes et traînez ma personne à votre suite, jusqu'à ce que vous ayez acquis la certitude que mes renseignements sont exacts.

— Messire, dit Érasme, je ne vous ferai jamais pareille injure, attendu que je ne conserve pas le moindre doute sur votre loyauté.

Les yeux de l'espion brillèrent d'une joie soudaine.

Il descendit avec le général et Marcel dans la cour de l'abbaye. Profitant ensuite du moment où les deux chefs étaient occupés à donner leurs ordres, il s'esquiva pour ne plus reparaître.

En ne l'apercevant plus à ses côtés, Érasme pâlit.

— Nous sommes joués! dit Marcel, qui

secoua la tête avec un air d'irrésolution.

— C'est ce que nous verrons... toi près de Loupestein, moi sous les murs de Saverne. Il n'est plus temps de reculer. Prends les devants!

Marcel obéit et se dirigea vers la route de Strasbourg avec le corps de troupes qu'il commandait.

Quant au sire de Molshem, il sauta sur son cheval de bataille et parcourut avec rapidité les rangs des Libertins, qui le

saluèrent par de joyeuses acclamations. Puis il revint se mettre à leur tête et donna le signal du départ.

Il n'avait pas encore franchi le seuil du monastère, que Pierson Guelrard, la tête nue et les vêtements en désordre, le força de suspendre sa marche en se précipitant à sa rencontre.

— Au nom du ciel, s'écria Gerber, voyant qu'une émotion violente empêchait le jeune homme de s'expliquer, dis-moi si quelque nouveau malheur me menace... Où est ma nièce?

— Partie ! murmura douloureusement Pierson, partie sans nous voir ! sans nous dire un mot d'adieu !

— C'est impossible, dit Érasme, dont les yeux se remplirent de larmes. Ma nièce n'a pu m'abandonner de la sorte. En quels lieux irait-elle chercher un refuge ?

— A l'armée du duc Antoine. Elle nous écrit qu'elle va lui demander votre grâce et la mienne, dit le jeune homme en présentant un papier qu'il froissait

avec désespoir dans l'une de ses mains.

— Ma grâce !... La ruine et la défaite sont-elles déjà si certaines pour moi, que le bourreau n'attende plus qu'après ma tête pour couronner dignement la victoire du prince de Lorraine?

— Ah! continua le sire de Molshem avec un son de voix déchirant, c'est, en effet, un bien triste présage que l'abandon de ma nièce! Je perds la seule égide qui me sauvait encore du courroux du ciel. Avec Simone, le bonheur déserte mes

drapeaux... Fatalité! mais c'est une indigne trahison que cette fuite! C'est vouloir que je me précipite en aveugle dans le gouffre qui est ouvert sous mes pas!

Erasme essuya la sueur brûlante qui découlait de son front et saisit avec désespoir la main du jeune homme.

— Ami, lui dit-il, monte à cheval... partons... et jetons notre avenir aux vents!

— Soldats! cria-t-il ensuite d'une voix terrible... à Saverne!!

Et les Libertins, leur général en tête, se dirigèrent au galop vers la ville indiquée. Le bruit de leur course ressemblait à celui de la tempête. Ils traversaient les prés, les vallons, les rivières avec la rapidité de l'ouragan. Au point du jour, Saverne leur ouvrait ses portes.

CHAPITRE SIXIÈME

VI

Le rapt.

Jacques, accompagné du gigantesque montagnard auquel il avait intimé l'ordre de le suivre, sortit du monastère, et chercha dans l'air frais de la nuit un adoucissement à sa passion furibonde. Son compagnon le suivait en silence. Ils heurtaient,

par intervalles, ceux des Libertins qui, fatigués de l'orgie, étaient venus chercher le sommeil hors des murs du couvent profané par leurs excès.

L'hérétique marcha quelque temps au travers de la campagne, et s'arrêta près d'un bois situé sur la pente d'une colline, d'où l'on découvrait l'abbaye.

Jacques examina tous les mouvements des Libertins, que les feux allumés dans la cour du monastère éclairaient encore. Il entendit leurs bruyantes acclamations,

et poussa un cri de rage en apercevant au milieu d'eux le panache flottant du sire de Molshem.

— Franck, dit-il d'une voix sombre, en prenant le bras de son silencieux compagnon, puis-je toujours compter sur toi ?

— Oui, maître, répondit le montagnard, qui porta subitement la main sur le manche d'un énorme couteau fixé à sa ceinture. Je suis votre âme damnée, vous ne l'ignorez pas... De qui vous faut-il la vie ?

— Tu me le demandes? lorsque tu as été témoin de mon affront...

— Maître, je comprends... C'est un coup dangereux

— Je doublerai la récompense habituelle: cette fois, tu auras vingt pièces d'or.

— Avec de pareils procédés, maître, vous me feriez assassiner mon père.

— Trève de réflexions!... et prends tes

mesures pour me défaire de cet homme. Une fois le sire de Molshem mort, je pourrai reparaître aux yeux des Libertins.

— C'est juste. Vous serez obéi.

— Un instant! dit Jacques, en retenant l'ignoble sicaire qui se disposait à partir. Ne vois-tu rien dans l'ombre?

— Je vois une troupe de gens qui s'avancent de ce côté... Dieu me damne, ce sont des moines!

— Cachons-nous et prêtons l'oreille,

dit Jacques, entraînant son compagnon sous les arbres de la forêt.

L'hérétique avait connu Franck dans les montagnes des Vosges, où lui-même s'était empressé de chercher un refuge, après s'être vu bannir à perpétuité de la ville de Metz.

La force robuste du montagnard et son abrutissement moral étaient exploités par Jacques, qui ne reculait devant aucune infamie, pour conserver l'influence qu'il exerçait sur les paysans d'Alsace. Si,

par malheur, un seul de ces pauvres villageois, guidé par le bon sens que la nature accorde à tous les hommes, s'avisait de contre-carrer l'hérétique, dans la moindre de ses prétentions, ou n'obéissait pas sur-le-champ à des ordres que Jacques leur présentait toujours comme émanés du ciel, Franck, sur un simple signe, faisait justice du Libertin récalcitrant. On savait que le malheureux avait disparu le jour même où sa désobéissance à l'Ange de lumière avait provoqué le courroux céleste. Un meurtre caché passait pour une punition divine, et l'influence du prédicateur s'augmentait en proportion des forfaits qu'il com-

mandait à son complice. Le pillage des églises et des monastères donnait à Jacques la facilité de payer les gages d'un assassin.

Comme Franck avait, d'ailleurs, une adresse infernale pour ne pas laisser de traces accusatrices après son crime, il n'était pas même en butte aux soupçons, et le prédicateur possédait, aux yeux des Libertins, la puissante autorité de l'apôtre dont la volonté produit des miracles et dont la voix frappe de mort.

Nos lecteurs ont facilement compris

qu'Érasme ait dû rencontrer d'insurmontables obstacles dans sa lutte avec un homme devant lequel tous les Libertins se prosternaient en tremblant, comme ils conçoivent aussi que Jacques, dépouillé tout d'un coup de son auréole de prophète, cherche, au moment où nous parlons, à la reconquérir par un meurtre plus hardi.

Fort heureusement pour le sire de Molshem, une circonstance imprévue le sauva du poignard d'un lâche assassin.

C'étaient, en effet, les moines délivrés

par Guelrard qui s'approchaient du bois où l'hérétique s'était réfugié. Les yeux fauves de Jacques découvrirent bientôt, au milieu de la troupe religieuse, deux femmes qui s'entretenaient avec l'abbé du monastère. Il reconnut Simone la nièce d'Erasme et la nourrice.

— Silence ! dit-il à Franck, qui froissait, en les écartant, quelques-unes des branches du fourré.

Le cortége approchait. On pouvait entendre la conversation du moine et de la jeune fille.

Jacques comprit que Simone quittait son oncle pour se rendre à l'armée du duc Antoine, et qu'un motif de religion lui faisait prendre ce parti malgré son cœur. Elle suspendait de temps en temps sa marche pour regarder derrière elle. Tout à coup, Jacques la vit chanceler sur ses genoux et l'entendit jeter un cri d'effroi. La jeune fille avait vu les Libertins quitter leurs retranchements et s'éloigner de l'abbaye.

— Mort diable! dit Franck à l'hérétique, voilà mes vingt pièces d'or qui galopent là-bas... Comment les rattraperai-je?

— Nous avons entre les mains une autre vengeance beaucoup plus sûre, répondit Jacques, dont le visage se contractait par les convulsions d'une joie hideuse. Tu vois cette jeune fille; il faut qu'elle soit tout à l'heure en mon pouvoir!..... Retourne au monastère et rapporte-nous à chacun une robe de moine. Ce vêtement nous servira de sauf-conduit si nous sommes obligés de suivre la nièce du sire de Molshem jusque dans le voisinage de l'armée catholique, avant d'avoir pu tenter un coup de main.

Tandis que Jacques continuait de rester immobile au poste d'observation qu'il avait

choisi, Franck se traîna sur le ventre au milieu des hautes herbes qui garnissaient la lisière du bois, afin de ne pas être aperçu des moines, dont il allait achever de dévaliser la garde-robe.

Ces derniers, en voyant la fuite des Libertins, étaient plongés dans l'irrésolution. L'abbé lui-même ne savait s'il devait continuer sa route ou revenir sur ses pas.

L'arrivée de Claude Taillefer fixa l'incertitude générale.

L'espion fugitif avait dérobé la monture

d'un luthérien pour se mettre plus facilement à l'abri des poursuites.

— Mes révérends pères ! s'écria-t-il, en reconnaissant les moines de Maurmontier, j'ai fait déloger l'ennemi de l'intérieur de vos murs. Vous pouvez y retourner sans crainte. Le chef des Libertins n'a pas vu que je lui dressais un piége. Demain, monseigneur le duc Antoine assiégera les révoltés dans Saverne ; on empêchera les confédérés d'outre-Rhin de venir au secours des manants d'Alsace, et la prise de la ville terminera la guerre. Je viens de faire un coup de maître, révérends ! Si,

dans mes vieux jours, pour expier certaines peccadilles, je projette un pèlerinage à votre abbaye, j'espère que vous remplirez ma gourde avec le meilleur vin de vos celliers et que vous donnerez à Claude Taillefer une franche et complète absolution.

— Si mon poignard ne te la donne pas tout à l'heure, dit Jacques, reconnaissant l'officier de police qui l'avait autrefois arrêté dans le cimetière de Saint-Louis.

— Mon père! s'écria Simone, en tombant

aux genoux de l'abbé, m'abandonnerez-vous, au moment où votre protection m'est le plus nécessaire ? Le sire de Molshem et Pierson Guelrard sont perdus, si la ville est prise avant que j'aie pu demander leur grâce à monseigneur.

— Non, ma fille, non, je ne vous abandonnerai pas, dit le vieux moine. Mes frères vont regagner l'asile de paix et de prière dont les hérétiques étaient venus troubler la béatitude. Quant à moi, j'ai besoin de parler au duc Antoine, afin que les atrocités qui ont eu lieu dans l'enceinte de mon abbaye ne puissent désormais se renouveler.

— En ce cas, interrompit Claude Taillefer, je serai votre guide. Le jour va poindre, et nous avons tout au plus une heure de marche pour gagner les avant-postes du camp, vu que les troupes ont dû se rapprocher de Saverne et se trouver actuellement réunies dans la plaine de Montmartyr. Que le révérend père abbé monte sur mon cheval et prenne en croupe la jeune demoiselle, ajouta-t-il en descendant de sa monture; moi, je suivrai pédestrement par-derrière avec cette bonne femme.

. . . .

Les dernières paroles de l'espion s'appliquaient à Madeleine.

Elle fit la moue, car la galanterie de Marcel l'avait habituée à d'autres compliments.

Le jour, en effet, commençait à paraître. Les oiseaux saluaient par leurs chants le réveil de l'aurore et les insectes bruissaient sous l'herbe. La rosée tombait en perles brillantes des jeunes rameaux que le printemps avait fait naître et dont la verdure n'était pas encore flétrie par le vent d'orage. Rien, dans les alentours, n'indiquait que le meurtre et l'incendie avaient désolé naguère les riantes campagnes de l'Alsace. L'abbaye de Maurmontier montrait ses antiques tourelles au-dessus de la

brume du matin. Le bruit des armes et les clameurs désordonnées de l'orgie ne faisaient plus retentir les collines environnantes. Tout était rentré dans le silence, et l'on n'entendait plus que le souffle de la brise caressant la tige des arbres, et le murmure des cascades tombant des rocs mousseux, pour aller s'éparpiller en nappes d'azur dans les prairies. Les tristes vestiges des passions humaines s'effacent, sans que les désordres commis troublent l'ordre immuable de la nature. Elle poursuit son cours, en revêtant, chaque année, une parure nouvelle, et retrouve, en traversant les âges, d'autres hommes et d'autres mœurs ; mais toujours les mêmes

crimes et les mêmes passions, toujours les mêmes erreurs, la même fragilité.

Le prédicateur commençait à s'impatienter du retard de Franck.

D'un côté, les moines redescendaient à l'abbaye en chantant des psaumes d'actions de grâces, et de l'autre, Simone, avec ses compagnons de voyage, se dirigeait vers la plaine de Montmartyr. Jacques lança au ciel d'épouvantables imprécations, en les voyant disparaître derrière les arbres de la forêt.

Enfin le montagnard arriva.

Les deux profanes cachèrent leurs armes sous une robe monastique et s'élancèrent incontinent sur les traces des voyageurs.

Le duc Antoine, comme l'espion l'avait prévu, s'était effectivement rapproché de Saverne.

Les tentes de l'armée catholique brillaient aux premiers feux du soleil, et déjà les soldats étaient sous les armes. Le car-

dinal Jean de Lorraine devait officier pontificalement en présence des troupes, et le duc avait annoncé qu'il tiendrait, après la messe, un conseil général.

On avait dressé l'autel au milieu d'une vaste enceinte; les soldats, échelonnés sur les tertres environnants, attendaient avec un respectueux silence que l'on commençât le sacrifice.

Au premier rang se trouvaient les deux cents hommes d'armes de la maison de Lorraine et de celle de Guise, espèce de garde d'honneur qui se distinguait par sa

cotte de mailles étincelantes et son heaume doré. Derrière cette milice se groupaient les trois mille Gueldrois qui, d'après les ordres de Charles de Gueldres, oncle du duc Antoine, avaient marché nuit et jour pour joindre l'armée catholique au pied des Vosges. En face, de l'autre côté de l'enceinte, se tenaient, avec un maintien grave et martial, les troupes catholiques d'Allemagne, dont les capitaines portaient tous des piques ou des épées à deux mains; puis les arquebusiers d'Italie, les archers écossais, avec leur tunique aux mille couleurs, et, sur une immense plate-forme en demi-cercle, se déployait la force à cheval, composée de deux mille cavaliers bien

équipés et de trois cents chevau-légers albanais. Enfin, sur un second plateau plus éminent que le premier, l'artillerie menaçait les remparts de Saverne. Couleuvrines et fauconneaux tournaient leurs gueules béantes vers les révoltés, qui se pressaient en foule sur les murs.

Mais le duc Antoine avait expressément défendu de commencer l'attaque avant les trois sommations prescrites par les lois de la guerre.

Bientôt le son des trompettes annonça l'arrivée du cardinal et des seigneurs.

Vêtu de la robe éclatante des princes de l'Église, le pontife, avec son clergé, marchait en tête du cortége et se dirigeait vers l'autel. Venait ensuite le duc Antoine, accompagné des gentilshommes de sa cour. Il était en costume de guerre, et montait un cheval richement caparaçonné. Un héraut l'accompagnait, portant l'écusson de Lorraine, écartelé des armes de Naples, de Sicile, d'Aragon et de Hongrie.

A son entrée dans l'enceinte, les soldats agitèrent leurs armes avec allégresse et firent retentir les airs de bruyantes acclamations.

Antoine, souverain des duchés de Lorraine et de Bar, comte de Provence, duc de Calabre et de Gueldres, était alors dans toute la force de l'âge et de la valeur. Envoyé, jeune encore, par le duc Réné, son père, à la cour de France, il avait fait ses études avec François de Valois, depuis François Ier, et avec les ducs de Nemours, d'Alençon, de Nevers et de Vendôme. Dire qu'il avait captivé l'affection d'un prince dont l'histoire a flétri le sanglant égoïsme, serait moins faire l'éloge de son cœur que de la maturité précoce de son caractère. Lorsque Louis XI l'appelait son fils, Antoine devait songer avec effroi qu'un pareil père ne balance-

rait pas à le frapper de la hache qui fit tomber, quelques années plus tard, la tête de Nemours, si jamais il se trouvait sur le chemin que s'étaient tracé l'ambition et la froide politique du tyran.

L'hypocrisie de Louis XI flattait ceux qui lui rendaient des services. Or, Antoine avait accompagné le roi dans son expédition d'Italie. A la tête de sa noblesse, il l'avait assisté dans la bataille contre les Vénitiens, et n'avait pas peu contribué à la prise de Gênes, non plus qu'à la conquête du duché de Milan.

Pendant ces campagnes, il laissa Rénée

de Bourbon, sa jeune épouse, à la cour de France, et ne la conduisit dans ses États que le 28 avril 1516, jour où tous deux firent leur entrée solennelle à Nancy.

Lorsque les hérétiques tentèrent une invasion en Lorraine, Antoine dut renoncer aux secours de la France, malgré les nombreux services qu'il avait rendus à Louis XI et à François Ier; car le pays était alors épuisé par les pertes que Charles-Quint venait de faire essuyer à son rival. Toutes les forces que le duc de Lorraine put rassembler ne montaient pas au-delà de neuf mille hommes; cependant il ne

balança pas à marcher à la rencontre des luthériens, et sut habilement les cerner dans Saverne, afin de ne pas être obligé de les poursuivre. La jonction qui se serait opérée sur les bords du Rhin l'eût forcé de livrer bataille à des troupes dix fois plus nombreuses que les siennes.

Érasme, malgré sa défiance, ne supposa pas une pareille tactique à son adversaire, et donna tête baissée dans le piége qu'on lui tendait.

A la suite du chef de l'armée catho-

lique marchaient le prince de Guise et le comte Vaudémont, entourés d'une brillante noblesse et de pages richement vêtus qui portaient leurs bannières flottantes.

Le premier, déjà mûri par l'expérience des combats, souriait à son jeune frère, dont la bouillante ardeur demandait l'assaut de la ville.

— Voyez un peu ces manants, qui semblent nous défier du haut de leurs remparts! disait-il au prince Claude, en lui

montrant les assiégés qui faisaient entendre de loin des cris d'insulte et de raillerie. A quel usage est destiné le canon de monsieur mon frère, si ce n'est à balayer ce ramassis de badauds? Monseigneur le cardinal va-t-il nous chanter journellement des messes? Aurait-il la prétention, comme feu Josué, de faire tomber ces murailles avec des trompettes et des prières?

En même temps, le jeune étourdi retint la bride de son cheval et se découvrit avec respect. Il donna sa toque brochée d'or à l'un des pages qui se tenaient à ses côtés.

Le cardinal commençait l'office au bruit d'une musique guerrière qui couvrit les paroles insultantes des Libertins. Le soleil, s'élevant dans un ciel pur, faisait étinceler les armes des soldats et les vases d'or de l'autel.

Lorsque le pontife leva la blanche hostie et que le front de tous ces guerriers se courba devant le Dieu qui se cache sous le voile de la foi, les hérétiques eux-mêmes, frappés de la majesté du spectacle, reconnurent involontairement l'influence sacrée de la religion qu'ils blasphémaient. Appuyé sur l'un des créneaux

du rempart, Érasme donna des pleurs au souvenir de la mère de Simone, et Pierson Guelrard pardonna la fuite de la jeune fille qui, pour ne plus entendre maudire ses croyances, n'avait pas reculé devant le sacrifice de son amour.

La messe terminée, le duc Antoine descendit de cheval.

Deux pages à genoux prirent respectueusement, l'un son casque, l'autre son glaive de bataille, puis il s'avança vers l'autel, où le pontife l'attendait pour lui

donner le baiser de paix. Ses frères et les autres seigneurs reçurent également l'accolade religieuse.

Après cette cérémonie, le duc se dirigea vers une tente en drap d'or qu'on avait élevée à la droite de l'autel, et prit place sur un trône magnifique. Le cardinal, après avoir dépouillé ses habits sacerdotaux, vint s'asseoir à son tour et se couvrit de sa barette, à l'invitation de son frère. Appuyés sur leurs épées, les princes de Guise et de Vaudémont se tinrent de chaque côté du trône. Quant au reste des seigneurs, ils se placèrent, chacun suivant

son rang et sa dignité, sur les coussins en velours cramoisi qui garnissaient les degrés de l'estrade.

Les plus influents parmi ces seigneurs, et ceux que le duc Antoine honorait plus particulièrement de sa confiance étaient Gérard d'Haraucourt, sénéchal de Lorraine, le seigneur de Richarménil, le bailli d'Allemagne et Philibert du Châtelet, qui, tous quatre, comme nos lecteurs ont pu le voir antérieurement, avaient été investis d'un commandement spécial. Le duc affectionnait également messire Pierre d'Haraucourt, frère du sénéchal, le bâtard

du Fay, lieutenant du prince de Guise, le seigneur de Brombac, Antoine de la Marche, sire de Beaulieu, et plusieurs autres qui l'avaient suivi dans ses expéditions lointaines et qui s'étaient distingués par de brillants faits d'armes.

Un grand nombre de ces seigneurs n'étaient pas d'avis qu'on formât le siége de Saverne; ils donnaient pour raison qu'il était facile d'empêcher les ennemis d'entrer en Lorraine, sans livrer de combats au-delà des montagnes. On courait risque, disaient-ils, de se voir écraser d'un jour à l'autre par l'irruption luthérienne qui

grondait sur la frontière. Mais le duc Antoine ne partageait pas cet avis. Le jeune comte de Vaudémont surtout repoussait avec énergie ces mesures de prudence.

Il s'était emporté, la veille, au point d'accuser de lâcheté le sire de Beaulieu, qui proposait de repasser les Vosges.

Le duc avait été forcé d'interposer son autorité pour empêcher un combat en champ-clos. Les deux adversaires avaient obéi; mais on pouvait les voir se menaçant

encore de l'œil, et tout disposés à se jeter mutuellement un gage de défi.

— Seigneurs et chevaliers, dit le duc Antoine, je vous ai réunis, non pour vous demander de nouveaux conseils, mais afin de vous faire connaître mon inébranlable résolution. J'assiégerai Saverne, et votre valeur m'est assez connue pour croire que cette ville ne résistera pas au premier assaut. Tous nos ennemis sont maintenant dans ses murs et se trouveront enveloppés dans une perte commune. Le chef de ces brigands, à la tête de plusieurs bandes hideuses, a passé cette nuit presque sous

nos yeux pour se réfugier dans Saverne. Aujourd'hui même nous allons entourer la cité rebelle et la sommer de nous ouvrir ses portes... Demain, nous monterons à l'assaut !

De vifs appplaudissements s'élevèrent de tous les côtés de l'enceinte. Tournés vers la ville, les soldats agitaient leurs glaives avec des gestes de menace ; mais les assiégés ne répondirent pas à cette provocation. Ils imitaient le silence de leur chef qui, toujours immobile sur les créneaux, paraissait plongé dans un sombre désespoir.

Antoine de la Marche, sire de Beaulieu, se leva de la place où il était assis, et, fléchissant le genou sur le premier degré du trône :

— Monseigneur, dit-il au duc Antoine, vous savez si je vous ai toujours fidèlement et loyalement servi...

— Peste soit du radoteur ! murmura le comte de Vaudémont, en se penchant à l'oreille du prince de Guise, mais parlant toutefois assez haut pour être entendu. Ne ferait-il pas mieux de reprendre ses douze

hommes d'armes et de regagner son manoir de la Marche, que de venir nous assommer encore de ses jérémiades ?

Le duc arrêta d'un coup d'œil sévère les réflexions du jeune comte. Pendant cet intervalle, Jean de Lorraine s'était levé pour aller prendre la main du sire de Beaulieu.

— Voyons, lui dit le cardinal avec bonté, laissez-nous châtier ces mutins hérétiques, et n'ébranlez pas le courage de nos soldats en leur montrant que vous

doutez du succès de l'expédition. Je sais comme vous que l'intérêt de la Lorraine exigeait seulement que l'on gardât les passages des Vosges... Mais comptez-vous pour rien les outrages que ces damnés rebelles font subir à notre religion sainte ?

— Aussi viens-je demander que l'on hâte leur châtiment ? s'écria le sire de Beaulieu.

— Monseigneur, reprit-il en se tournant vers le duc Antoine, vous ne vous

êtes jamais repenti, que je sache, d'avoir suivi mes conseils... Commandez l'assaut aujourd'hui même !

— A merveille! s'écria le comte François, qui tendit les bras à celui qu'il avait regardé comme un ennemi. Seigneur de la Marche, je vous rends mon estime... à vous mon amitié jusqu'à la mort!

Et l'impétueux jeune homme étreignit le sire de Beaulieu par une si vive accolade, que ce dernier fut obligé de crier merci.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il, vous m'étouffez, monseigneur ! Si je conseille à notre bien-aimé suzerain de nous conduire à l'assaut, c'est pour en finir avec ces chenapans et ne pas nous laisser entourer par les vauriens d'Allemagne, qu'ils ont appelés à leur secours, j'en ai la certitude. Prenons la ville, attachons tous ces chiens d'hérétiques à une bonne potence : je vous prédis que les autres rebrousseront vers la Forêt-Noire.

— Seigneur de la Marche, dit le duc Antoine, vous réunissez la prudence du serpent au courage du lion. L'assaut aura

lieu quand j'aurai vu flotter l'étendard de Lorraine au sommet de la forteresse de Hoben-Barr.

— Le voilà! le voilà! s'écria le comte de Vaudémont. Plus d'obstacles, à l'assaut, messeigneurs!

Tous les yeux se tournèrent vers le roc au pied duquel est bâti Saverne. Les couleurs de Lorraine s'élevaient effectivement au sommet de la montagne.

Dès le milieu de la nuit précédente, le

duc Antoine avait envoyé cinq cents piétons allemands commandés par Jacot d'Haraucourt, en ordonnant à celui-ci de s'emparer d'une position réputée jusqu'alors inexpugnable. Cet habile capitaine avait fait gravir à sa troupe des rochers à pic, et s'était emparé de la forteresse par surprise. L'armée catholique n'eut qu'une voix pour applaudir à ce brillant coup de main.

Les Allemands répondirent par des cris de triomphe aux acclamations de leurs frères d'armes, et des salves d'artillerie annoncèrent aux Libertins déconcertés

que le canon de la forteresse de Hoben-Barr devait désormais tonner contre eux.

– Soldats ! cria le duc Antoine, je voulais, avant d'attaquer Saverne, être assuré que les mutins qui s'abritent dans ses murs ne pourraient nous résister. Comme les lois immuables de l'art militaire exigent que des sommations soient faites à une ville assiégée, que l'un de mes hérauts s'avance !

A peine le duc avait-il donné cet ordre, qu'un héraut, nommé Vaudémont, s'ap-

procha de l'estrade et s'offrit d'exécuter cette mission périlleuse. Un trompette cloche-d'armes l'accompagnait.

— Va sommer Érasme Gerber de Molshem, lui dit le duc Antoine, de me rendre la ville de Saverne et de se livrer lui-même à ma discrétion, ainsi que les vingt-quatre mille hommes contenus dans la ville et les faubourgs, sous peine de ne le prendre jamais à merci, mais de le punir de mort, comme ennemi de l'Église et criminel de lèse-majesté divine et humaine !

— Et dis-lui, reprit à son tour le cardi-

nal, qu'au nom de la sainte Église romaine, je frapperai sa tête coupable des foudres de l'excommunication, s'il ne vient à résipiscence et s'il ne fait rentrer au bercail les brebis égarées sous sa conduite! Dis-lui que le Christ a promis à son Église l'infaillibilité; que, hors des doctrines que Rome prescrit, on marche dans une voie de ténèbres et d'éternelle damnation; qu'il n'y a plus d'espoir de salut pour lui et pour les siens, que dans les rigueurs de la pénitence et le repentir le plus sincère... car chacun de ses pas a fait naître le sacrilége et l'abomination. Les vierges du Seigneur ont été souillées à l'ombre des autels ; des mains impies ont profané le

sanctuaire et mutilé les images des saints... Dis à ce Gerber de Molshem, que moi, prince de l'Église, je l'absoudrai de ses crimes s'il fait amende honorable à mes pieds, et qu'au contraire, s'il ne rétracte pas ses erreurs, j'appellerai sur lui tous les trésors de la colère céleste.

Le messager se disposait à partir, lorsqu'un incident imprévu fixa tous les regards.

Une femme échevelée se précipita dans l'enceinte en poussant des cris aigus, et,

derrière elle, l'abbé de Maurmontier, tout sanglant, se traînait à peine. Le front du vieux moine était ouvert par une large blessure, et son froc avait été mis en lambeaux par le poignard.

Toute l'armée, saisie d'horreur, apprit que deux hérétiques, déguisés sous la robe monacale, avaient attaqué les voyageurs à quelques centaines de pas du camp ; que la nièce du chef des luthériens, une pieuse jeune fille qui venait chercher un refuge auprès des défenseurs de la religion, avait été enlevée par les deux infâmes, et qu'enfin le cadavre de Claude

Taillefer gisait, percé de mille coups, au milieu de la forêt.

De toutes parts on entendit retentir les cris de : « Mort aux luthériens ! vengeance! vengeance ! »

Madeleine était tombée d'épuisement sur les marches du trône. Le cardinal, ému de compassion, s'empressa de descendre pour soutenir le vieux prêtre, dont la blessure laissait couler des flots de sang.

— Mon bien-aimé frère, s'écria le comte François, retarderez-vous plus longtemps la punition de pareils forfaits? Est-il besoin d'observer les lois de l'art militaire avec des hommes qui sont moins des soldats que des assassins?

Au même instant, une flèche, tirée du château de Hoben-Barr, vint tomber inoffensive devant la tente ducale. C'était un avis que Jacot d'Haraucourt transmettait au chef de l'armée catholique.

Le duc Antoine reçut, des mains du

jeune comte, le papier que celui-ci venait d'arracher du bois de la flèche.

— Messeigneurs, dit-il, après avoir pris connaissance de la missive, un corps de plusieurs mille luthériens paraît sur la route de Strasbourg et fait mine de vouloir se fortifier dans le bourg de Loupestein. Je ne veux pas que ces bandits viennent nous prendre en queue tandis que nous serons occupés à livrer l'assaut.

— Laissez-moi les déloger et les tailler en pièces ! s'écria le comte de Vaudémont.

Seigneur duc, vous ne pouvez me refuser cette faveur.

— Allez, répondit le duc de Lorraine. Frère, que le Dieu des batailles vous conduise, et gagnez vos armes de chevalier !

Le jeune comte, transporté d'une ardeur belliqueuse, s'élança d'un bond sur son cheval.

— A moi, mes braves lansquenets! s'é-

cria-t-il en galopant vers le tertre où les piétons Allemands se tenaient immobiles. Aiguisez vos piques! en avant!

— Monseigneur, dit le cardinal au duc Antoine, ne craignez-vous pas que notre jeune frère ne se laisse emporter trop loin par son bouillant courage? Il ne faut pas que ces maudits luthériens puissent répandre le noble sang de Lorraine.

— Pour empêcher ce malheur, ajouta le prince Claude, je demande la permission d'accompagner mon frère. Ma

gendarmerie soutiendra les hommes de pied.

— Allez donc, répondit le duc Antoine; j'attendrai votre retour avant de livrer l'assaut, car peu d'heures vous suffiront pour faire justice des rebelles.

En un clin d'œil, piétons et gendarmes furent prêts à partir. Chacun des deux princes se mit à la tête de sa compagnie, et l'armée salua leur départ de promesses unanimes de victoire. Cet heureux présage enflamma le cœur de tous les soldats.

Ils se dirigèrent sur Loupestein avec la certitude du succès, et le cadavre de Claude Taillefer, qui frappa leurs regards au milieu de la forêt voisine, leur fit jurer de n'accorder aux luthériens ni trêve ni merci.

— Vive Dieu ! s'écria tout à coup le comte de Vaudémont, en montrant deux hommes qui fuyaient à l'autre extrémité de l'avenue, voilà bien, si je ne me trompe, les faux moines qui tout à l'heure ont enlevé une jeune fille et tué un chrétien !... S'ils m'échappent, ils seront adroits.

En parlant ainsi, le jeune comte éperonna vigoureusement son cheval.

Sur un signe du prince Claude, trois gendarmes le suivirent, et le reste de la troupe activa sa marche pour le secourir en cas d'embûche ou de surprise.

C'étaient, en effet, Jacques et son digne compagnon, que les yeux perçants du comte venaient de découvrir dans le lointain. L'hérétique, après la facile exécution de son criminel projet, se croyant à l'abri des poursuites, avait fait une halte

pour secourir sa victime, presque morte de frayeur, et pour consulter Franck sur le parti qui leur restait à prendre. Ils essayèrent d'abord, mais en vain, de rappeler Simone à l'usage de ses sens.

— Maître, dit le montagnard, laissez-moi cette pucelle dans son évanouissement : elle n'en sera que plus facile à transporter où nous voudrons la conduire. Puisque son cœur bat, cela prouve qu'elle a eu plus de peur que de mal; et, si vous voulez m'en croire, nous tâcherons de gagner un lieu qui nous offre plus de

sûreté que le voisinage de l'armée catholique.

— Pourtant, répondit Jacques, je voudrais trouver un moyen d'entrer dans Saverne; car les dernières paroles de ce maudit espion m'inquiètent sur le salut de nos frères. Quelque violent qu'il soit, l'amour que j'éprouve pour une femme ne me fera jamais oublier la mission que Dieu m'a confiée. Le chef indigne des troupes fidèles se laisse circonvenir par nos ennemis, et son ignorante présomption perdra la cause sacrée de la réforme. Ma présence est donc nécessaire dans les

murs de Saverne; il faut trouver un moyen d'y pénétrer et d'y cacher cette jeune fille à tous les yeux.

— Ne s'agit-il que de cela? maître, dit Franck : allons au village de Loupestein. J'y connais une damnée sorcière d'Italie, nommée Floretta, dont le visage, orné de bourgeons et de rides, cadre avec ce nom, comme des plumes de cygne sur la tête d'un bouc. Elle connaît un chemin couvert par lequel on peut impunément entrer dans Saverne... Je m'y suis caché jadis, et pour cause! Mettez sous les yeux de Floretta quelque peu du brillant métal avec lequel vous récompensez mes ser-

vices, je vous promets que son dévoûment égalera le mien.

Vous lui donnerez à garder cette perle d'Orient, continua Franck en lorgnant du coin de l'œil la nièce d'Érasme, et je vous jure qu'elle ne permettra pas aux galants d'approcher de votre maîtresse ; car la vieille fée enrage trop de n'avoir plus elle-même d'adorateurs, pour laisser aux autres des jouissances dont elle est privée.

— Soit, dit Jacques, allons à Loupestein.

— D'abord, maître, il faut placer cette belle enfant sur le cheval du pauvre diable que nous laissons pour pâture aux loups de la forêt. Grâce à mon poignard, il chevauche à présent dans l'autre monde... Bon voyage!

Le montagnard parlait de Claude Taillefer, dont il s'était approprié la monture et les dépouilles.

Puis, comme il se disposait à soulever la jeune fille entre ses bras :

— Arrière, vil esclave ! s'écria Jacques. Qu'il ne t'arrive jamais de souiller, même du regard, celle que le prophète du Seigneur destine à être sa compagne !

— Suffit, maître, répliqua le montagnard sans se déconcerter.

Comme s'il eût été frappé d'un bruit extraordinaire, il se retourna du côté de la forêt qu'ils venaient de quitter. Ses yeux ne découvrant rien encore, il appliqua son oreille contre le sol, et, se relevant presque aussitôt :

— Enfer! s'écria-t-il. Nous avons oublié que le moine et la nourrice ont pris la fuite vers le camp du duc Antoine. Je parierais mille écus qu'ils ont mis des cavaliers à nos trousses... Ils sont derrière ce coteau !

Jacques pâlit affreusement ; car à l'approche du péril, la morgue et l'exaltation factice de son caractère faisaient place à sa lâcheté naturelle.

— Mort-diable ! qu'avez-vous donc ? s'écria Franck, en le voyant plier sous le

fardeau qu'il n'avait pas voulu lui confier. La jeune fille vous embarrasse? jetez-la sur l'herbe et fuyons au plus vite.

— Tout mon or, si tu nous fais gagner Loupestein, dit Jacques dont la voix tremblait d'épouvante.

Il apercevait au loin la troupe conduite par les princes de Guise et de Vaudémont.

— C'est bien, maître... Donnez-moi la

jouvencelle et montez en croupe, dit Franck, qui s'empara de Simone et la plaça devant lui sur la monture. Cramponnez-vous à mon pourpoint et ne vous inquiétez pas du reste.

En même temps le montagnard piqua des deux.

Surchargé de la sorte, le cheval essaya d'abord de se débarrasser par de nombreuses ruades du poids qui l'oppressait ; mais Franck était bon écuyer. Bientôt il

força la monture rebelle à prendre le galop.

Ce fut alors un spectacle effrayant que cette course échevelée au milieu des bois et des précipices, dans les vallons et sur les montagnes. On eût cru voir un monstrueux centaure à trois têtes, un hippogriffe ailé traversant l'espace avec le vol rapide du vent des déserts, un horrible fantôme moitié homme, moitié femme, emporté par un infernal génie sur la pente irrésistible d'un gouffre. Les échos répétaient au loin les hennissements du coursier, dont l'éperon dévorait les flancs, les

cris de Simone, que d'atroces secousses rappelaient au désespoir en même temps qu'à la vie, et les hurlements de Franck qui augmentaient encore la vitesse de la fuite.

Jacques, hideux de pâleur, tournait la tête en arrière et calculait avec effroi la distance que la course non moins rapide du jeune comte pouvait gagner sur eux.

CHAPITRE SEPTIÈME

VII

La sorcière et le combat.

Quelque bien montés que fussent les cavaliers qui s'étaient mis à la poursuite des hérétiques, ils ne purent néanmoins les atteindre.

Le cheval de l'espion, que Franck avait

épuisé de fatigue, tomba roide mort au milieu du village de Loupestein. Jacques, hors de péril, s'empressa de dépouiller sa robe de moine et recouvra soudain l'assurance imperturbable du fanatisme, en se trouvant avec les Libertins qui, sous la conduite de Marcel, s'étaient emparés de la place.

« Le bourg de Louspestein, dit dom Calmet, (1) était situé dans une plaine, à peu de distance d'un bois ; il avait des remparts, était environné de fossés et d'avenues, fortifié et barricadé de toutes parts,

(1) Auteur d'une histoire de Lorraine très estimée.

de sorte qu'il était difficile à forcer sans grosse artillerie. »

Marcel y avait rencontré, non-seulement les quatre cents villageois venus des environs de Dieuze, mais encore une troupe de cinq mille hommes, qui ne précédaient que de quelques jours de marche l'armée des luthériens d'Allemagne.

— Frères, s'écria le prédicateur, dressez des barricades et préparez-vous à une attaque! Le jour est venu de marcher au combat avec le courage invincible que

donne la foi. Vous briserez comme verre le glaive matériel de vos ennemis ; car nous soutenons une cause sacrée, la cause de la liberté des peuples contre l'envahissement du despotisme des rois ! la cause de l'Évangile contre les mœurs dépravées d'un clergé corrompu... Vive Luther !

Ce cri, répété par tous les protestants d'Allemagne, rendit aux Libertins leur premier enthousiasme pour l'ange de lumière. Ils joignaient leurs applaudissements à ceux des compatriotes du chef de la réforme, lorsque survint Marcel, qui se trouvait absent à l'arrivée de Jacques.

A sa vue, l'hérétique faillit perdre toute son assurance, d'autant plus que Simone, reconnaissant le vieux soldat, courut à sa rencontre et lui demanda sa protection.

— Retirez-moi des mains de ces infâmes, ou je meurs à vos pieds? s'écria-t-elle en désignant Franck et l'hérétique.

Mais Jacques avait compris qu'il était perdu, s'il ne profitait de son premier avantage. Il s'approcha de Marcel, dont le regard irrité ne l'intimida pas.

— Frères, dit-il aux luthériens, celui qui vous commande est un traître! C'est

le lieutenant du sire de Molshem, d'un homme qui n'a pas craint de me calomnier pour arriver plus vite à son but de trahison. Il savait que mes paroles vous empêcheraient de suivre ses funestes conseils. Nos amis de Saverne seront livrés au duc Antoine par le chef que vous vous êtes choisi!... Vous allez être attaqués vous-mêmes, attendu que cette jeune fille, nièce de notre lâche général, était députée par son oncle, vers l'armée catholique, pour indiquer à nos ennemis votre marche et vos projets.

— Oh! quel indigne mensonge! s'écria Simone éperdue.

— Voyez, continua l'hérétique en montrant le corps de cavalerie commandé par le duc de Guise, et qui parut, à une demi-lieue du village, sur le sommet d'une colline, je ne vous trompe pas... L'ennemi approche !

— Trahison ! crièrent à la fois tous les protestants.

Frappé de l'appui que prêtait la circonstance aux paroles du prédicateur, Marcel oublia tout pour se laver d'une accusation flétrissante.

— Que celui qui nous attaque, le sire de Molshem et moi, vienne combattre! s'écria-t-il avec force. Les traîtres n'ont jamais versé leur sang dans les batailles pour se justifier!

Cela dit, il se précipita vers le rempart.

— Tu me verras sur la brèche en même temps que toi! lui cria l'hérétique.

— Franck, poursuivit-il en montrant du doigt au montagnard Simone que Mar-

cel venait de quitter, conduis cette jeune fille en lieu sûr.

— Vous serez obéi, maître. Je vais la confier à la garde de Floretta, répondit Franck.

Il se mit en devoir de forcer Simone à le suivre. La pauvre enfant essaya, mais en vain, d'opposer de la résistance. Elle était abandonnée de tous, et le bras nerveux du montagnard l'enleva comme un roseau, malgré ses cris d'effroi. Franck, s'approchant ensuite de l'hérétique, lui dit à voix basse :

— Vous nous trouverez dans l'église de Loupestein... C'est là que demeure la sorcière.

Pendant la scène que nous venons de dépeindre, le comte de Vaudémont avait franchi la distance qui le séparait des hérétiques ; mais déjà l'activité de Marcel ayant établi des barrières avec des chariots et d'énormes pièces de bois, il fallut suspendre une poursuite acharnée : circonstance heureuse pour le jeune comte et ceux qui l'accompagnaient, car une lutte égale ne pouvait s'établir entre quatre hommes et les milliers de luthériens qui occupaient le village.

Trouvant le passage intercepté, François, suivi de ses trois gendarmes, parcourut audacieusement les avenues et fit le tour des remparts, envoyant aux luthériens des paroles de menace et de sanglantes provocations.

Ceux-ci répondirent par une décharge de mousqueterie, qui tua roide l'un des gendarmes et blessa le cheval du comte.

— Lâches et vilains! brigands dignes de la potence! s'écria l'irascible jeune homme, qui mit pied à terre et voulut s'approcher du rempart, l'épée haute, mal-

gré les instances de ses deux compagnons; vous savez assassiner, mais non combattre!... Venez donc à moi, mille contre un, mille bandits contre un guerrier! C'est le comte de Vaudémont qui vous défie!... Seul, je me charge de vous faire mordre à tous la poussière, quitte à briser ensuite mon glaive, que votre sang aura souillé!

— Sire comte, s'écria Jacques, l'Ange exterminateur combat pour nous; votre glaive tombera de vos mains, avant qu'il vous soit possible d'en faire usage contre les défenseurs de l'Évangile! Ni vos armures d'airain, ni vos lourdes piques ne

peuvent arrêter la marche triomphante des armées fidèles... Luthériens, quittez ces faibles murs et joignez l'ennemi dans la plaine... Mort aux partisans de Rome! Victoire aux fils de Luther!

Les Libertins, à ces mots, franchirent la barricade. Le comte de Vaudémont, prenant le cheval d'un gendarme, courut à leur rencontre et pourfendit le premier qui s'offrit à ses coups.

Au même instant, arriva le prince Claude suivi de ses cavaliers.

La mêlée devint terrible et sanglante. De nouvelles bandes de luthériens accouraient pour soutenir les premières, et les monceaux de cadavres, entassés autour des deux princes, n'intimidaient pas ces paysans fanatiques. Ils se précipitaient en aveugles sous les pieds des chevaux, qu'ils poignardaient; puis, se jetant avec des cris féroces sur le cavalier, quand la chute de sa monture le mettait dans l'impossibilité de se défendre, ils le déchiraient à belles dents, le criblaient de blessures et s'acharnaient encore sur son cadavre. En vain la gendarmerie cherchait-elle à se réunir. Les haies vives, les larges fossés et les divers accidents de terrain, dont le

voisinage du bourg était rempli, rendaient les évolutions impraticables. Chaque soldat catholique se voyait en tête dix luthériens. Déjà le comte de Vaudémont avait eu deux chevaux tués sous lui. Le prince de Guise, entouré de morts, frappait vainement sur la horde rugissante : des milliers de Libertins prenaient la place de ceux que son bras avait terrassés.

Marcel, dont les ordres avaient été méconnus, était forcé lui-même d'adopter la manière de combattre de ses troupes.

Mais le vieux soldat souffrait de com-

mander à des hommes qui devaient encourir nécessairement le mépris de leurs adversaires. Se trouvant emporté par la mêlée près du comte de Vaudémont, dont le cheval venait de s'abattre sous le coutelas d'un Libertin, il releva lui-même le jeune prince.

— Eh quoi ! lui dit celui-ci, n'es-tu pas luthérien, par conséquent mon ennemi ?

— Je suis admirateur du courage, répondit Marcel. Au diable la fatale étoile qui m'a conduit au milieu de ces manants ! J'ai voulu suivre par amitié mon ancien capitaine, et voilà tout... Sire comte, vou-

lez-vous rompre une lance avec moi?

— Tu viens de me sauver la vie...

— Bah! fit Marcel, vous avez trop de générosité. J'aimerais encore mieux mourir de votre main que de me voir exposé à être pendu plus tard!

Ils furent séparés en ce moment par une bande désordonnée de fuyards qui rebroussaient vers Loupestein. Les troupes de pied, que le comte de Vaudémont avait laissées en arrière, venaient d'arriver sur le lieu du combat et chargeaient les hérétiques avec vigueur.

— A merveille! mes braves piétons! s'écria le jeune comte, qui se mit aussitôt à leur tête et poursuivit les Libertins la pique au poing. Les mutins sont en fuite et la victoire est à nous! Traquons-les dans leurs retranchements, que pas un seul n'échappe!

— Bien dit, seigneur de Vaudémont, répondit Marcel, qui venait de rallier les fuyards derrière la barricade; nous allons enfin mesurer nos épées.

Mais le vieux soldat avait à peine eu le temps de se mettre en défense, que le comte fondit sur lui plus rapidement que l'aigle

ne tombe de la nue. Il terrassa Marcel et le somma de se rendre prisonnier.

— Tuez-moi, seigneur comte, j'aime mieux cela ! répondit le pauvre lieutenant avec désespoir ; aussi bien, quoi qu'il arrive, je ne reverrai plus Madeleine !

— Je fais grâce de la vie à cet homme, dit François, en se tournant vers ses soldats ; qu'on le mettre au nombre des prisonniers et qu'on me l'amène après le combat.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

